Vol. XXVIII. Saint-Boniface, Manitoba, 28 Décembre 1898. No. 6.

LE MANITOBA

JOURNAL HEBDOMADAIRE.

JOSEPH BERNIER, Avocat, Directeur.

ABONNEMENTS

Canada et Etats-Unis - - - $1.00
Europe (compris le port) - - 2.50

TARIF DES ANNONCES:

1ère insertion, par ligne...... 10 cts
Chaque insertion subséquente 5 "

N. B.—Les annonces de naissances, mariages et sépultures seront insérées au taux de 25 cents chacune.

LE MANITOBA
EST PUBLIÉ
TOUS LES MERCREDIS
A SAINT-BONIFACE, MAN.

Toutes communications concernant journal ou l'imprimerie, le paiemen' abonnements ou pour impressions, d être adressées à

BÉRUB[illegible]
SAIN[illegible]

LETTRE DE ROME

Rome, le 18 octobre 1898.

Mes Révérends Pères et bien chers Frères,

Je suis à Rome depuis le 7 du courant, attendant une audience du Saint-Père. Des circonstances extraordinaires m'ont forcé de voir cette audience retardée.

D'abord il y a eu le pèlerinage français qui a été accompli au milieu d'un enthousiasme indescriptible. J'y ai pris part, je suis allé prendre le Pape dans son antichambre et l'ai escorté à Saint-Pierre avec une dizaine de cardinaux et plusieurs évêques et prélats. J'ai ainsi pu jouir, à mon aise, du spectacle de Sa Sainteté et de l'accueil excessivement paternel qu'Elle a accordé aux pèlerins français.

Mais cela ne me suffisait pas. Je m'approchai du trône du Pape et lui dis:—Très Saint-Père, je suis le vicaire-apostolique d'Athabaska-Mackenzie et je désirerais avoir une audience particulière de Votre Sainteté.—Si vous restez à Rome me répondit il, la chose est possible. — Je reçus ensuite avec bonheur la bénédiction solennelle donnée à toute l'assistance, aux parents et aux amis des pèlerins présents. Vous étiez alors tous dans mes intentions et vous avez été bénis avec moi.

Mais cela ne me suffisait toujours pas. C'était le 8 octobre que cette grande et belle manifestation avait lieu. Le Pape devait être fatigué; et pourtant, quelques jours après, un pèlerinage anglais se présentait au Vatican et était encore accueilli par Léon XIII avec sa bonté habituelle.

Je compris qu'il me faudrait attendre quelques jours encore et j'employai ce temps à visiter toutes les basiliques et églises de Rome. Partout je vous avais présents à ma pensée et je vous portais dans mon cœur; partout je priais Dieu et ses saints, dont les reliques abondent ici, de vous protéger et de vous conserver en bonne santé corporelle et spirituelle.

Enfin, aujourd'hui même, j'ai eu le bonheur d'être reçu en audience privée par Léon XIII. Je suis encore sous le charme de son accueil on ne peut plus aimable et paternel. On ne saurait décrire la bonté, la présence d'esprit, l'intérêt extraordinaire, l'entrain et la bonne humeur que le Pape a montrés durant les 40 minutes qu'il a bien voulu me garder près de lui.

Je lui ai parlé de vous tous, de votre dévouement, de votre amour pour l'Eglise et le Saint-Siège.—Je suis oblat et tous mes missionnaires sont oblats, lui-dis-je, et il m'exprima sa satisfaction de nous voir religieux et oblats de Marie-Immaculée. — Les sauvages de ce pays sont catholiques, Très Saint-Père; nous leur parlons du Pape, ils vous connaissent, vous aiment et prient pour vous.—A ces mots la figure de Léon XIII devint souriante, la joie brilla sur son visage et il me dit: — Moi aussi, je les aime et je les bénis, je veux que vous le leur disiez; et quand vous retournerez, vous leur donnerez la bénédiction papale en mon nom.— Je lui montrai la carte du vicariat, puis il me demanda combien j'avais de missionnaires, et je lui répondis en lui donnant le nombre des Pères et des Frères. J'ajoutai:

—Nous avons aussi de bonnes religieuses qui élèvent les enfants du pays.—D'où viennent-elles?—Très Saint-Père, ce sont des Canadiennes, elles viennent de Montréal, de la communauté des Sœurs Grises, qui ont deux établissements dans le vicariat depuis un temps assez long; d'autres viennent aussi de la communauté des Sœurs de la Providence, de Montréal également, mais elles sont plus récentes. Alors le Saint-Père me demanda comment ces religieuses faisaient pour vivre dans ce pays, si elles se portaient bien, etc... J'eus à lui apprendre que ces bonnes sœurs ont à souffrir de grandes privations, qu'une d'entre elles Sœur Galipeau, venait de mourir au Mackenzie. Le bon Pape levant alors les yeux et les mains vers le ciel:—Ces bonnes filles font le sacrifice de leur vie!... que peuvent-elles faire de mieux? Dieu les récompensera!"—

J'entrai ensuite dans le détail de la vie des indigènes, qui sont nomades et n'ont d'autres ressources que la chasse et la pêche.—J'abordai la question du commerce qui ne consiste qu'en échanges, la compagnie de la Baie d'Hudson ayant établi partout des forts de traite où les sauvages apportent des fourrures. J'énumérai les animaux dont la fourrure est plus ou moins de prix.

Tout cela pour arriver à la peau de renard noir que voulais lui offrir. Je racontai donc comment le frère Leroux avait tué ce renard, les négociations déjà entamées avec le Docteur — le beau fusil promis et beaucoup d'autres choses encore — comment le Docteur (un protestant) se désista de ses prétentions sur le renard en disant:

—Eh bien! puisque c'est pour le Pape que vous voulez emporter cette peau, vous direz au Pape que je renonce à mes droits en sa faveur. — En entendant cela, Léon XIII fut touché.—Vous lui direz que le pape le bénit lui et sa famille et que la bénédiction du Pape lui portera bonheur!—Vous m'apportez cette peau de renard? fit-il.

—Oui, Très Saint-Père, et je serai très heureux si vous daignez accepter cette offrande, c'est peu de chose; mais c'est tout ce que le pauvre pays du nord a de plus rare et de plus précieux.—Oh! je l'accepterai avec plaisir! — Très Saint-Père, les religieux qui m'accompagnent l'ont avec eux, et quand vous voudrez bien les admettre pour recevoir votre bénédiction, ils l'apporteront...

Mais je voulais auparavant achever de renseigner Léon XIII sur nos missions. Je lui parlai de nos bateaux à vapeur, du Yukon et des mineurs du Klondyke, des Pères que j'y ai envoyés. — Y a-t-il vraiment de l'or, demanda-t-il? — Je n'y suis point allé et je n'en ai point encore vu; mais il est vrai qu'il y en a, et la première fois que j'en recevrai je le garderai pour Vous. — Ces mots lui firent plaisir et je commençai à lui demander des bénédictions pour tous: Pères, Frères et Sœurs, nos parents et nos amis, surtont la Baronne de Gorgan, dont il répéta le nom, le frère qui avait tué le renard, et toutes nos missions en général. Je ne puis vous dire avec quelle bonté il accueillit ma demande en m'accordant toutes les bénédictions que je sollicitais de lui.

Le Pape s'informa ensuite de mes projets: — Vous allez rentrer en France et vous reposer un peu? — Très Saint-Père, je me propose de visiter les séminaires et d'exhorter les jeunes gens qui y sont à se dévouer aux missions. — Vous voulez les emmener avec vous dans votre pays?—Pas immédiatement, je les inviterai d'abord à entrer dans notre congrégation et à se faire oblats.—C'est cela, me dit le Pape, n'ayez que des oblats.—

—Eh bien! et cette peau de renard! je veux la voir! fit-il,—et il commanda qu'on introduisit les trois Pères qui m'avaient accompagné. Ils ne se firent pas attendre, et je remis au Saint-Père la belle fourrure, qui lui fit un plaisir incroyable.—Je la garderai pour moi, dit-il, en la caressant, et adressant la parole au jeune Père qui se trouvait le plus près: — Vous voulez vous en aller avec ce bon évêque? Il vit dans un pays très froid; mais voyez comme il est joyeux et content. — Auprès de vous, Très Saint-Père, et avec l'accueil si bienveillant que vous me faites, comment ne serais-je pas joyeux? — Et je recommençai à lui parler de la peau du renard qu'il avait entre les mains, de son prix très considérable, de la difficulté de tuer cet animal très rusé, de la manière dont on tend les pièges. — Je fis même la mimique du renard qui sent l'appât; mais qui se défie, qui approche, tourne, gratte la neige, etc... Le bon Pape suivait des yeux tous mes gestes, s'amusant, riant de tous ces détails, reproduisant sur ses traits, dans ses regards, les sentiments de défiance que devait avoir maître renard avant de se faire pincer.

C'était quelque chose de charmant, de délicieux, de voir le Saint-Père se dérider ainsi avec nous et laisser un instant de côté les soucis et les graves affaires qui l'assiègent continuellement.

On ne peut être plus paternel, plus condescendant que ne le fut Léon XIII durant cette entrevue. Aussi ne pus-je m'empêcher de lui dire avant de le quitter: —Que le Bon-Dieu vous conserve encore longtemps, Très Saint-Père! J'espère avoir le bonheur de vous revoir! — Vous ne me reverrez plus, dit-il, j'ai 90 ans qui me pèsent sur les épaules! — Cela ne fait rien, Très Saint-Père, vous êtes fait d'un bois qui ne se corrompt pas si vite — Oh, dit-il, le Bon Dieu est le maître, et en levant les yeux au ciel: *Fiat voluntas tua sicut in cælo et in terra*! — Et comme je désirais encore une bénédiction pour vous tous: — Je vous répète ce que je vous ai déjà dit: je les bénis. Vous leur direz que le vieux Pape les bénit! —

Vous dire combien j'étais touché, ému, ravi, est impossible; en quittant le Souverain-Pontife je n'avais qu'une prière au cœur et sur les lèvres: Que Notre-Seigneur me reçoive aussi bien que son Vicaire! je ne demande rien davantage! Il m'était doux de répéter aussi: *Dominus conservet eum et vivificet eum et beatum faciat eum in terra et non tradat eum in animam inimicorum ejus.*

Je voudrais, mes chers Pères et Frères, faire passer dans vos cœurs tous les sentiments de vénération, d'amour, de dévouement envers le Saint-Père que sa bonté a renouvelés en moi; je voudrais vous faire participer à l'ineffable consolation dont mon âme débordait auprès du Vicaire de Jésus-Christ.......

† E. GROUARD, O. M. I.,

Le Manitoba.

Mercredi, 28 Decembre 1898

Souhaits de Bonne Annee

...ieuse espérance ...horizon et dore ...ours de rayons ... e votre mai- ... t dans votre ... vous ! ...idèle vous offre les plus pures ! ... souriant à vos dé- ...rgne les angoisses ...s larmes amères ! ... route soit émaillée ... embaumées et que le ...r y soit éclos pour vous ...jourd'hui, demain, toujours !...

Ce sont les souhaits que nous formons.

Puissent-ils être entendus de Celui qui tient dans sa main notre destinée ! !

MAL INSPIRE

Le *Telegram* publie ce matin un article qui nous arrive trop tard pour que nous puissions, à cette heure, en relever toutes les inexactitudes. Nous devons cependant enregistrer de suite nos plus vives protestations contre cet article, lequel est faux dans la plus grande partie de ses assertions, et faux dans ses conclusions.

NOEL

Noël ! Nativité de Jésus-Christ ! Naissance du Sauveur et du Messie !

L'homme, à peine créé par Dieu, tombe dans le péché et dans la mort. "Tu mangeras ton pain, lui dit Dieu, à la sueur de ton front, jusqu'à ce que tu retournes à la terre, dont tu as été tiré, car tu es poussière et tu retourneras en poussière. (Gen. III, 19)." Cependant, homme pécheur, relève ton espérance. "Je placerai des inimitiés entre toi et la femme, entre ta race et la sienne, et la femme," par le Divin rejeton qu'elle donnera au monde, "t'écrasera la tête." (Gen. III, 15). Une nouvelle Eve, plus fidèle et plus heureuse, que la première, donnera naissance à un nouvel Adam, qui réparera le désastre causé par le premier, qui rendra la vie à l'humanité morte dans son premier chef.

Béni soit le Dieu de Sem, et que Chanaan soit son serviteur. Que Dieu dilate Japheth et le fasse habiter dans les tentes de Sem, et que Chanaan soit son serviteur, (Gen. IX, 26-27). Sem est béni, parce que de lui naîtra celui qui est la source de toute bénédiction. Japheth entrera dans la tente de Sem, sera enté sur l'olivier fertile et deviendra l'Israël spirituel et l'Eglise des nations, parcequ'il croira au fils privilégié de Sem.

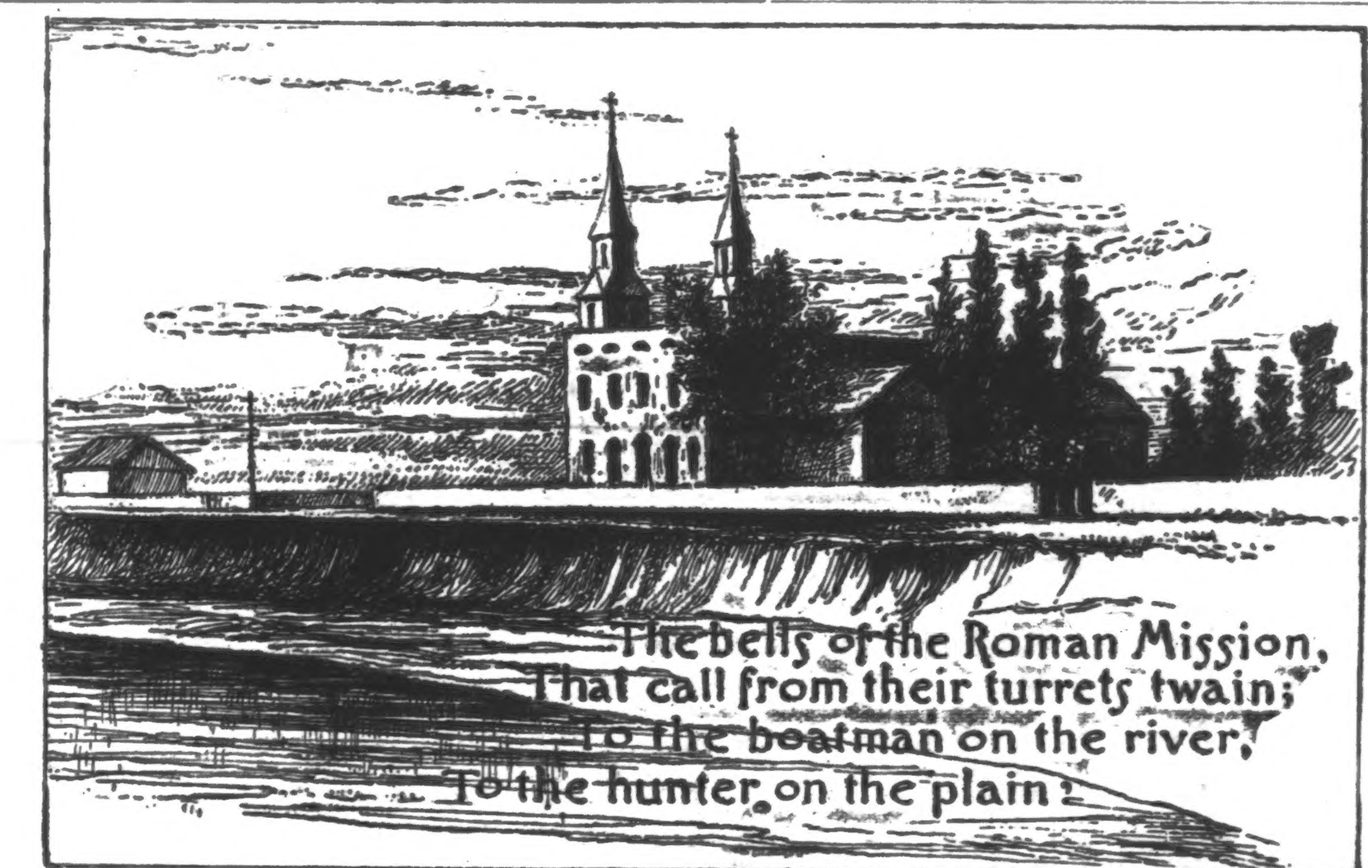
"Dieu dit à Abraham : Sortez de votre terre et de votre parenté et de la maison de votre père et venez dans la terre que je vous montrerai. Je ferai naître de vous un grand peuple, et je vous bénirai et je glorifierai votre nom et vous serez béni. Je bénirai ceux qui vous béniront et je maudirai ceux qui vous maudiront et en vous seront bénies toutes les nations de la terre. (Gen. XII, 1-3). Je vous bénirai et je multiplierai votre race comme les étoiles du ciel et comme le sable qui est sur le bord de la mer ; votre race possèdera les portes de ses ennemis, et toutes les nations de l'univers seront bénies dans votre race (Gen. XXII, 17-18)."

"Juda, vos frères vous loueront ; votre main est sur la tête de vos ennemis ; les fils de votre père vous adoreront." Car la postérité de Jacob adorera le Messie sorti de lui. "Juda" dans la personne du Messie, "est un lionceau : vous êtes monté, ô mon fils," sur la croix "pour saisir votre proie ; puis vous vous êtes reposé" dans le tombeau, "comme un lion et comme une lionne : qui le réveillera ?" Qui le fera sortir du sépulcre ? Vous avez lié, ô mon fils, l'ânesse," la nation juive, "à la vigne," à cette vigne que vous désignerez vous-même en disant : Je suis la vigne ; "et vous avez attaché l'ânon" le peuple gentil "au cep de la vigne." "Il lavera sa tunique dans le vin" il lavera son humanité dans le sang de sa passion, "et son manteau dans le sang de la grappe" son Eglise dans le sang rédempteur. "Ses yeux sont plus beaux que le vin et ses dents plus blanches que l'ivoire :" ses apôtres et tous ses ministres resplendiront de charité et de chasteté (Gen XLIX, 8-13).

"Le Seigneur a dit à mon Seigneur," Dieu le Père a dit à Dieu le Fils, né selon l'humanité de David : "asseyez-vous à ma droite, jusqu'à ce que je réduise vos ennemis à être l'escabeau de vos pieds. Le Seigneur fera sortir de Sion le sceptre de votre puissance : dominez au milieu de vos ennemis. En vous est le principe au jour de votre puissance dans les splendeurs des saints : je vous ai engendré de mon sein avant l'aurore. Le Seigneur l'a juré et il ne s'en repentira pas : Vous êtes prêtre pour l'éternité selon l'ordre de Melchisedech (Ps. CIX). Je l'ai juré dans mon sanctuaire et je ne mentirai point à David : sa race demeurera éternellement, et son trône sera comme le soleil en ma présence et comme la lune resplendissant à jamais." Ce soleil spirituel sera "le témoin fidèle" demeurant "au ciel par son corps ressuscité et attestant la vérité divine sur la terre par son Eglise (Ps. LXXXVIII).

"Voici qu'une Vierge concevra et enfantera un fils, et son nom sera Emmanuel. (Is. VII, 14). Un enfant nous est né, et un fils nous a été donné, et la puissance a été mise sur son épaule, et il sera appelé l'Admirable, le conseiller, Dieu, le Fort, le Père du siècle futur, le prince de la paix. Son empire sera immense et la paix" qu'il établira "n'aura pas de fin." Il siègera sur le trône de David et sur son royaume, pour le confirmer et le fortifier dans la justice et dans le jugement, à présent et pour ja mais (Is. IX, 6-7).

Quand viendra celui que tous



ANCIENNE CATHÉDRALE DE SAINT-BONIFACE, DÉTRUITE PAR UN INCENDIE, LE 14 DÉC. 1860.

les patriarches ont figuré, celui que tous les prophètes ont annoncé, celui que tous les peuples ont attendu ?

"Le sceptre ne sortira pas de Juda ni les chefs ne cesseront de naître de lui jusqu'à ce que vienne celui qui doit être envoyé, celui qui est l'attente des nations." (Gen. XLIX, 10).

Les anciens du peuple Juif pleuraient en voyant que le second temple était si petit. Le prophète Aggée vint les consoler : "La gloire de cette maison sera plus grande que celle de la première ; et c'est dans ce lieu que je donnerai la paix, dit le Seigneur des armées (Agg. II)" Oui, ajoute le prophète Malachie, "Voici que j'envoie mon ange et il préparera la voie devant ma face, et aussitôt viendra à son temple le Dominateur que vous cherchez et l'ange du testament que vous voulez. Voici qu'il vient, dit le Seigneur des armées (Malach. III)."

Quatre empires se succèderont sur la terre : l'empire des Babyloniens, représenté par la tête d'or ; l'empire des Mèdes et des Perses, représenté par les bras et la poitrine d'argent ; l'empire des Grecs, représenté par les cuisses d'airain ; l'empire des Romains, représenté par les pieds de fer et par les doigts des pieds, en partie de fer, en partie d'argile. "Dans les jours de ces royaumes," quand le quatrième empire dominera sur toute la terre. "une pierre se détachera de la montagne sans main d'homme," la pierre, qui est le Christ viendra du ciel et naîtra d'une vierge et viendra frapper le colosse qui tombera par terre et sera réduit en poussière, et elle-même deviendra une montagne qui remplira toute la terre, "un royaume céleste qui ne sera jamais détruit et qui ne passera point à un autre peuple, mais subsistera à jamais." (Dan. II, 23-44).

"Soixante-dix semaines ont été abrégées sur votre peuple et sur votre sainte ville, jusqu'à ce que la prévarication soit consommée, et que le péché prenne fin, et que l'iniquité soit effacée, et que la vision et la prophétie soient accomplies et que le Saint des Saints soit oint. Sachez donc et remarquez : Dpeuis le décret pour la reconstruction de Jérusalem jusqu'au Christ chef, il y aura sept semaines et soixante-deux semaines," d'abord sept semaines "et la place et les murs seront rebâtis dans le malheur des temps ; et après soixante-deux semaines le Christ sera mis à mort, et le peuple qui le reniera cessera d'être son peuple, et un peuple viendra avec son chef pour détruire la cité et le sanctuaire."

Or les temps sont accomplis ; les soixante-dix semaines touchent à leur terme ; le sceptre n'est plus en Juda, mais est tenu par un étranger, Hérode l'Iduméen ; le quatrième empire est à son apogée ; le deuxième temple est encore debout. "Pendant qu'un silence tranquille s'étend sur tout et que la nuit est au milieu de sa course, votre Parole toute puissante descend du ciel, de sa résidence royale (Sap. XVIII, 14-15). Marie enfante son fils premier-né, et l'enveloppe de langes et le couche dans une crèche. (Luc. II, 7).

Un ange apparaît aux bergers qui veillaient dans le voisinage : "Ne craignez pas, leur dit-il, car voici que je vous annonce une grande joie, qui sera pour tout le peuple : c'est qu'il vous est né aujourd'hui un Sauveur, qui est le Christ Seigneur, dans la cité de David. (Luc. II, 10-11).

"Où est né le roi des Juifs ? demandent des mages venus de l'Orient" car nous avons vu son étoile en Orient et nous sommes venus l'adorer." Les prêtres et les docteurs de la loi répondent : "A Béthléem de Juda ; car il est écrit dans le prophète : Et toi Béthléem, terre de Juda, tu n'es pas la moindre dans les villes de Juda, car c'est de toi que doit sortir celui qui conduira mon peuple d'Israël.")Matth. II). Les Mages continuent leur voyage, sous la conduite de l'étoile mystérieuse, elle s'arrête au-dessus d'une étable déserte, "et entrant, ils trouvent l'enfant avec Marie sa Mère, et se prosternant ils l'adorent et lui offrent des présents, de l'or, de l'encens et de la myrrhe (Ib.)"

Cette crèche est l'aboutissant de l'ancien monde et le point de départ du monde nouveau.

L'humanité est en marche depuis quatre-mille ans pour arriver à cette crèche ; et maintenant qu'elle l'a trouvée, elle y puise une vie nouvelle pour continuer une marche ascendante qui la mènera au ciel.

Les peuples anciens ont vécu de la foi au Messie qui devait naître ; les peuples nouveaux vivent de la foi au Messie né. Pendant quarante siècles, les prières adressées à Dieu demandaient sa venue ; les sacrifices figuraient son immolation ; les événements politiques, les révolutions, la succession des empires, lui préparaient les voies. Depuis vingt siècles, il vit et règne sur l'humanité régénérée et la fait vivre et règne avec lui ; il la nourrit de sa parole d'une extremité du monde à l'autre ; il la purifie et la sanctifie par le sacrifice quotidien de son corps et de son sang par les sacrements qui appliquent ses mérites et ses satisfactions, par la prière et les saints gémissements que son Esprit produit dans les âmes. Il est comme un soleil radieux et vivant au milieu des nations de la terre, source de lumière et de chaleur ; les églises qui croient en lui resplendissent de sa lumière et vivent de sa vie, et ceux-là même qui se révoltent contre lui ne se soustraient pas à sa divine influence : *nec est qui se abscondat a calore ejus.*

O rejeton de la femme, descendant de Sem, fils d'Abraham, lion de la tribu de Juda, fils de la Vierge, nouvel Adam et second David, nous t'adorons dans la crèche de Bethléem avec Marie et Joseph, avec les bergers, avec les rois mages. Etends tes mains sur nos têtes pour nous bénir ; étends-les sur les vieux pays, pour y conserver et y renouveler la foi ; étends les sur ces terres nouvelles pour les remplir d'un peuple croyant.

Noël ! Noël !

DOM BENOIT.

CORRESPONDANCE

Au directeur du *Manitoba.*

Monsieur,

Evidemment on est de mauvaise humeur à l'*Echo de Manitoba*, cela est clair comme le jour. Mgr l'Achevêque, M. le Sénateur Bernier, M. le Juge Dubuc, M. LaRivière M. P. M. Paré M. P. P., et surtout votre humble serviteur, tous ont le secret d'exciter la bile du confrère. Peut-être aussi est-ce le fait de voir ses injures reçues avec le mépris du silence qui enrage le plus l'*Echo*. Qu'il continue de deverser le venin de sa rage si cela lui apporte soulagement, mais de grâce qu'il ne pose pas au culte de la vérité. Car nulle part la vérité n'est si peu respectée que dans le *Sanctum* de l'*Echo de Manitoba*.

Tout dernièrement cette même feuille, l'*Echo*, prêtait à Mgr l'Archevêque de Saint-Boniface des paroles que Sa Grandeur n'a certainement pas prononcées le 8 déc. dernier à l'Immaculée Conception. La dénégation la plus emphatique aux assertions mensongères de l'*Echo* a paru dans votre journal, mais n'allez pas vous imaginer que l'*Echo* ait assez de noblesse de caractère pour faire amende honorable. C'est une chose qui demande plus d'amour de la vérité qu'on n'en saurait trouver à l'*Echo*. Jeter la boue du mensonge à la figure de ceux qu'il hait, voilà la véritable doctrine que l'on prêche et que l'on pratique à l'*Echo*. N'attendez rien de plus relevé de ces gens là.

Dans son dernier numéro le Rédacteur de l'*Echo* nous accuse d'intempérance de langage. Nous avions pourtant gardé ce nous semble assez de réserve au sujet des insultes de l'*Echo*. Il sied mal au Rédacteur de cette feuille d'essayer de rejeter sur d'autres la responsabilité des injures accumulées contre nous dans la lettre de son correspondant anonyme. Il est bien permis parfois d'ouvrir la porte de sa maison à des étrangers anonymes, mais quand ce sont de tristes personnages qui n'entrent que pour insulter les gens respectables, ceux qui les tolèrent ont beau protester, s'ils ne les mettent pas ignominieusement dehors, on doit dire : "*Sunt ejusdem farinae.*"

Quant à ce qui a paru dans les colonnes du *Northwest Review* au sujet des vers inédits de Riel, nous maintenons absolument et sans restriction, n'en déplaise à l'*Echo*, notre appréciation. Et comme l'*Echo* nous prodigue ses conseils depuis quelque temps, il voudra bien nous permettre de lui en donner un petit que nous croyons sincèrement pratique. Il existe une classe de gens qui se laissent facilement attraper à l'appât de la flatterie, même celle de bas étage, mais que l'*Echo* ne s'y trompe pas, les Métis ne sont pas si simples d'esprit qu'il semble les croire. Aussi, ses protestations d'amitié ressemblent un peu à ces pièces d'étoffe noire cousue de gros fil blanc, l'œil de l'enfant de la prairie est bien trop perspicace pour ne pas voir clair. Les Métis savent quels ont été leurs vrais amis dans le passé, et nous est avis qu'ils ne se sépareront pas de leur clergé, pour le plat de lentilles, j'allais dire, la paire de culottes, qu'on pourrait leur offrir comme prix de la trahison.

A bon entendeur salut !

A. A. CHERRIER, ptre.

27 décembre 1898.

MGR LEGAL

Mgr Legal, coadjuteur de Mgr Grandin, et qui arrive d'Europe, s'est arrêté à Saint-Boniface la semaine dernière, puis est parti pour Saint-Albert. Le R. P. Marion, de France, a fait le voyage avec Sa Grandeur et va aller travailler dans le diocèse de St-Albert.

MONSEIGNEUR BRUCHESI

et l'Imagerie dans les Journaux

Justement alarmé des proportions qu'a prise l'imagerie dans la presse, Monseigneur l'archevêque de Montréal vient d'adresser à deux principaux journaux de Montréal—La *Presse* et la *Patrie*—une lettre des plus pressantes pour les détourner de "ces tristes exhibitions de la perversité humaine"

"Des pages entières du journal, "dit Sa Grandeur," sont couvertes de gravures représentant quelque scène criminelle. Quelle pâture quotidienne pour des milliers de lecteurs de tout âge et de toute condition. Je tremble à la pensée des images que ces peintures et ces descriptions déposent et gravent, peu à peu, si profondément dans l'esprit du peuple... Il n'est rien de plus dégradant que le spectacle habituel du vice... Ces récits journaliers, ces gravures qui en sont l'illustration, finissent par faire sur l'esprit une impression effroyablement délétère : C'est une sorte de hantise, de suggestion, d'obsession qui en résulte... Viennent ensuite... les passions mauvaises... la conscience se trouble... Le crime enfin se répète... Le premier coupable alors n'est-ce pas l'écrivain, n'est-ce pas le journaliste...?

Sa Grandeur termine en adjurant les journalistes au nom de l'honneur des familles, de l'honneur du nom canadien et de la morale chrétienne, de ne pas encourir cette responsabilité.

LES ELECTIONS MUNICIPALES,

A Winnipeg, M. Alfred J. Andrews a été réélu maire avec une majorité de 1734 contre son opposant, M. Carruthers.

Le conseil de la ville de Saint-Boniface pour l'année 1899 se compose comme suit : Maire, M. L. N. Bétournay. Conseillers—MM. A. Sénécal, T. Pelletier, J. A. F. Bleau, F. Jean, Jos. Turenne, M. Lamontagne, A. Gauvin. M Hébert a été élu aujourd'hui avec une majorité de six contre son opposant, M. L. J. Collin.

Voici les derniers rapports des élections municipales : Préfets :—

Municipalité de Saint-Boniface—M. Joseph Dumas, majorité de 6 sur son opposant, M. V. Mager.

Municipalité de Ritchot—M. Jos. Hamelin, majorité de 60 sur son opposant, M. N. Camyré

Municipalité de Salaberry—M. A. Hébert, majorité de 6 sur son opposant, M. A. Préfontaine.

Municipalité de Taché — M. Desarcy élu.

On dit que M. Sagasta obtiendra un décrét royal dissolvant les chambres avant la notification du traité de paix. On ajoute que le sénat des Etats-Unis ne confirmera pas le dit traité.

AVIS

AVIS est par les présentes donné qu'une application sera faite au Parlement par la compagnie The Dominion Permanent Loan Company," pour un acte amendant ses actes déjà obtenus (60 Victoria, chapitre 85, et 61 Victoria chapitre 101) pour définir le fonds capital de la Compagnie et pour consolider, définir déterminer et élargir ses pouvoirs de prêter, acheter, emprunter de faire des placements et pour d'autres fins.

Daté à Toronto ce 12 décembre 1898.

MACDONELL, ROLAND & THOMPSON, Solliciteurs des requérants.

AU COLLEGE

La classe de Philosophie du collège de Saint-Boniface donne tous les ans un exercice public devant les professeurs de la maison, les membres du clergé, le cours universitaire et les laïques qui ont fait leurs études classiques. Cet exercice annuel a eu lieu le 15 du courant.

On y a traité des principes fondamentaux de la Morale : de la fin dernière l'homme ; de la nature et de l'acquisition de cette fin ; de l'imputabilité de nos actes et de la loi naturelle à laquelle nos actes doivent être conformes comme à leur règle suprême, pour nous conduire à notre fin ; et, finalement, de la sanction de la loi naturelle, sans quoi toute loi serait sans force, et ne mériterait même pas le nom de loi.

Toutes les dissertations sur ces sujets d'un ordre si relevé et d'une intelligence si difficile, ont été faites avec une exactitude et une clarté remarquables. Deux de ces essais furent lus en langue anglaise—preuve que sans négliger l'enseignement des langues française, latine et grecque, le collège ne laisse pas ignorer l'anglais à ses élèves.

A l'issue de la séance, M. le sénateur Bernier et M. l'abbé Cherrier dirent quelques mots, sur l'aimable invitation du R. P. Paquin, recteur. Ils exprimèrent leur satisfaction d'avoir assister à la lecture de travaux si intéressants et si intructifs, et d'avoir pu, par leur présence, manifester l'intérêt qu'ils portent aux élèves de notre première maison d'éducation et la haute considération qu'ils ont pour les Révérends Pères Jésuites. Le R. P. Recteur termina la soirée en félicitant les philosophes et leur digne professeur, le R. P. Grenier, et remercia ceux qui s'étaient rendus au collège à cette occasion.

DANS LE MONDE RELIGIEUX

Le R. P. Roy, de Wolsely est en ce moment à St-Boniface.

Le R. P. Drummond S. J. est à l'Hôpital depuis quelques jours.

La crèche de l'Enfant Jésus à la cathédrale est ravissante. A côté de l'Enfant couché sur la paille, se tiennent Marie et Joseph, puis les rois de l'Orient, des bergers et leurs brebis. Dans le fond se trouve les animaux dont l'haleine a réchauffé Jésus. Dans la voute, des anges regardent la crèche et semblent adorer le Messie.

C'est Mgr L'Archevêque qui a chanté la messe de minuit à la cathédrale. M. le curé Messier était prêtre-assistant. Diacres d'honneur, le R. P. Audemard et M. Béliveau.

Diacre d'office, le R. M. Gravel ; sous-diacre, le R. P. Carrière.

La messe du jour a été chantée par le R. P. Audemard, avec les R.R. M. M. Béliveau et P. Carrière comme diacre et sous-diacre

Le soir il y eut vèpres pontificales très solennelles. Un incident inusité et touchant s'y est produit. L. Rev. P. Giraud, prêtre Arménien étant entré au chœur quelques minutes après le commencement des vèpres, Sa Grandeur lui fit demander par l'un de ses prêtres de dire quelques mots aux fidèles assemblés. Le bon prêtre par obéissance, monta en chaire et fit une touchante allocution, prenant pour sujet le bonheur qu'il y a à se soumettre à la volonté de Dieu en toutes choses.

Victime lui-même de la persécution, le rev. P. Giraud ne pouvait par un meilleur chemin, arriver au cœur des chrétiens qui l'écoutaient. Ce prêtre est arménien, son nom est pourtant bien français. C'est qu'il est en réalité descendant de français. Ses ancètres sont du temps des croisades.

DECES

Nous regrettons d'apprendre que M. l'abbé Giroux, le digne curé de Sainte-Anne vient d'éprouver un malheur qu'il pressentait au reste depuis quelque temps. Sa bonne et vieille mère est décédée samedi, le 17, à Berthier (Québec) à l'âge de 86 ans et six mois. C'était une chrétienne dans toute la plénitude du mot; Dieu l'aura récompensée de toutes ses vertus et de tous ses sacrifices ici-bas. Elle a conservé sa connaissance jusqu'au dernier moment. Elle a pu savourer avant de mourir l'espérance d'aller au ciel.

Nous prions M. l'abbé Giroux d'agréer l'expression de nos sincères condoléances.

Mme Charles Harrison est décédée à Saint-Boniface, le 26 décembre, à l'âge de 25 ans. Ses funérailles ont eu lieu ce ce matin à la cathédrale au milieu d'un grand nombre de parents et d'amis. Nos condoléances à la famille.

Nous enregistrons aussi avec regret la mort de Wilfrid, enfant de M. Romuald Guilbault, et âgé de quatre mois. La sépulture a eu lieu dimanche dernier à l'issue des vèpres. Un grand nombre de personnes y assistainet. M. Guilbault et sa famille voudront bien accepter nos sincères compliments de condoléances.

STATISTIQUES

Il y a eu cette année dans la paroisse de Saint-Boniface, 124 baptêmes, 119 sépultures et 19 mariages.

L'Hôpital de Saint-Boniface a reçu pendant l'année qui finit, 1583 malades, dont 61 seulement sont décédés.

CHEZ NOUS ET AUTOUR DE NOUS

—M. N. Comeault, de Saint-Jean Baptiste était ici la semaine dernière.

—Nous continuons en 4ième page à donner des renseignements sur nos paroisses.

—M. et Madame Alfred Bérubé sont revenus aujourd'hui d'une promenade de quelques jours à St-Paul.

—Madame Ovide Préfontaine, de Saint-Pierre, et sa famille sont en voyage dans la Province de Québec.

—Nous accusons réception de deux jolis calendriers, l'un de M. T. Pelletier, l'autre de M. J. T. Dumouchel.

—Nous attirons l'attention de nos lecteurs sur l'annonce de M. Edouard Guilbault, qui parait sur notre 3ième page. 50

—" A partir du 2 janvier prochain le magasin de M. Ed, Guilbault fermera à 9 " heures p. m. au lieu de 10 heures comme " auparavant."

—M. R. R, Phepoe, le gérant de la banque Molson, à Winnipeg vient d'être transferré à Trenton, Ont, également comme gérant. M. Kohl le remplace ici.

—On a accordé un sursis au meurtrier Paul Brown et il ne sera pendu qu'au mois de février. Au jour de Noël, un " Christmas dinner " a été donné aux détenus de la prison et le nègre a été le plus gai de la bande.

—Voyez les primes que le " Manitoba " offrent à ses abonnés. Vous pouvez lire des lettres qui vous engageront à vous abonner si vous ne l'êtes pas encore. Afin d'éviter toute erreur, nous prions ceux qui reçoivent des primes de vouloir bien en accuser réception.

—M. A. K. de St. Chamas, de Winnipeg. prétend avoir trouvé une nouvelle manière de diriger le ballons. Il se propose, dit-on, d'entrer en pourpalers avec le departement de la Guerre des Etat-Unis à l'effet fait de adopter son invention par l'armée de ce pays.

—M. Isaïe Lavoie était dimanche dernier sur le toit de sa maison, occupé à examiner une cheminée quand l'échelle qui le portait glissa. M. Lavoie s'est démis la cheville du pied en tombant, et ne pourra vaquer à ses occupations d'ici à quelque temps.

—Dans l'enumération que nous avons faite la semaine dernière des charpentiers et menuisiers, nous aurions dû inclure le nom de M. Desourdis. Autant nous avons regretté cette omission, autant nous avons de plaisir à la réparer. Nous réparerons avec un égal plaisir toute autre omission qu'on pourrait nous signaler.

—Il est bon de savoir que le " Gold Cure " à Winnipeg est dirigé par un Canadien-français, M. le Dr Desaulniers. M. Desaulniers est fils d'un médecin distingué de Trois-Rivières ; il a étudié à New-York, et sous sa direction le "Gold Cure " a déjà rendu beaucoup de services à Winnipeg. Le " Gold Cure " est un établissement qui se fait connaître non avec des réclames fantaisistes mais avec les guérisons réelles qu'il a opérées.

—Dimahche dernier, à l'issue des Vèpres, plusieurs personnes se sont rendues à l'Hospice Taché pour présenter aux Orphelines un arbre de Noël richement garni. Sous la direction des bonnes Sœurs de la Charité, les pensionnaires, au nombre de soixante-huit, souhaitèrent la bienvenue et par des chants très gracieux, adressèrent leurs remerciements aux généreux donateurs. Ce fut une jolie fête de charité et les organisateurs méritent de chaleureuses félicitations.

Chronique de la Province

(De nos correspondants particuliers)

Saint Norbert

Jeudi le 29 du courant, à l'occasion de la fête de Mgr Ritchot, curé de Saint-Norbert, il y aura, à 7½ hrs du soir, une séance donnée par les élèves du couvent. Admission : 25.

Saint-Laurent

Voici le résultat des élections municipales dans la paroisse de Saint-Laurent.

J. M. J. Mulvihill, nommé préfet par acclamation.

Conseillers pour le quartier No. 2 : MM. Angus Millar et Alex Fidler, élus par acclamation.

Les deux sièges du quartiers No. 2 : ont été contestés par quatre candidats. Le résultat du poll a donné à MM. Joseph Hamelin, jr. 62 voix ; Victor Coutu, 52 ; Laurent Atkinson, 41 ; Elzear Boyer, 27 ; donnant les sièges à MM Hamelin et Coutu.

DE PAR LE MONDE

Il sera requis 50,000 hommes de troupe pour maintenir l'ordre à Cuba.

Les forêts du Cuba couvrent environ 13,000,000 d'acres, et plusieurs sont si épaisses qu'elles sont presqu'impénétrables.

Le vrai nom de Jules Verne, le fameux écrivain, est Olchewitz. Il est natif de Warsaw, en Russie ; mais demeure à Amiens, France.

On a déjà reçu à Berlin la commande de 318,000 exemplaires des " Mémoires de Bismarck," ce qui représente une somme de 6,500,000 marcs.

Une dépêche de Londres, au " Journal and Advertiser," dit que le Prince de Galles a décidé de venir en Amérique, à la condition que la santé de la reine Victoria continue à être bonne et que les événements politiques ne soient pas d'une nature à rendre ce voyage impossible.

Le projet du Prince est d'arriver au Canada vers le milieu de l'été.

Le très honoroble sir William Vernon Harcourt, membre du parlement pour Nonmouthshire-ouest, et depuis la démission de feu M. Gladstone, chef officiel du parti libéral, à la chambre des Communes, a adressé une lettre à M. John Morley, membre libéral de Montroseburgh, pour lui annoncer sa démission de chef du parti. Il dit : " Le parti libéral divisé par les dissentiments et les intérêts personnels, est un de ceux que nul ne peut consentir à conduire, même en dépit de ce grand honheur et de l'intérêt du pays."

Les Américains et Américaines de la colonie de Paris se disputent pour posséder une des plumes avec lesquelles le traité a été signé.

Plusieurs richards avaient acheté des plumes et des porte-plumes précieux, qui ont été employés par leurs amis, les commissaires américains.

Cette manie de souvenir a laissé les Espagnols d'une froideur glaciale.

L'interprète américain, M. Ferguson, a demandé à M. Montero Rios de lui donner la plume avec laquelle il avait signé.

" N'ayant aucun désir de la conserver, a répondu M. Rios, vous avez toute liberté de la prendre."

Le traité a 17 articles.

Les commissaires des deux pays ont signé deux exemplaires du traité, l'un des deux étant destiné aux archives.

Les deux exemplaires contiennent le texte en anglais et en espagnol, en regard l'un de l'autre.

Rome—Le capital de la Banque de St-Pierre se souscrit rapidement.

Cette banque a été fondée récemment par des catholiques, pour faire concurrence aux établissements de crédit juifs et libéraux.

Des succursales de la Banque de St-Pierre ont été établies à Gênes et à Naples et dans l'Amérique méridionale.

Le correspondant du " Daily News " à Paris :

" La Russie use de toute son influence pour obtenir de la Chine qu'elle retarde le plus possible le payement de l'indemnité de guerre dûe au Japon."

" Par cette combinaison, le gouvernement russe aurait l'occasion d'acheter plusieurs navires de guerre actuellement en chantier, pour compte du Japon, et que le Mikado serait dans l'impossibilité absolue de payer à l'échéance, si la Chine prêtait l'oreille à la suggestion de la Russie ce qui est très vraisemblable.

Cette combinaison aurait, en outre, pour effet de rendre le Japon presqu'inoffensif et le plan de triple alliance entre les Etats-Unis, l'Angleterre et le Japon, rêvée par l'hon. Chamberlain serait peu exécutable.

Sur le pont du bateau qui fait le service de Douvres à Calais Un passager s'approche d'un autre passager, et ne sachant comment engager la conversation ;

—Monsieur traverse la Manche ?

Et l'autre froidement :

—Mais oui !...Et vous aussi. sans doute ?

Vous pouvez acheter la meilleure partie d'un tableau de $10,000 dans un magasin de peinture, pour 10 cents.

TALMAGE.

* * *

Le prix est une chose secondaire quant à ce qui regarde l'exclusivisme du patron, aujourd'hui.

Un nouveau dessin est tout aussi difficile à contrôler qu'une nouvelle idée.

Là où il y a cinquante fils de couleur dans une étoffe, une nouvelle teinte fait un dessin différent au point de vue technique tout en étant pratiquement identique.

* * *

Les fabricants d'étoffes de qualité moyenne inventent peu, mais copient promptement à un dixième du coût.

Vû qu'ils inventent peu, qu'ils font peu d'expérience, ils choisissent les dessins qui ont obtenu du succès, et se contensent de les adapter à la qualité des étoffes employées.

C'est malheureux, mais c'en est trop vrai, et vous devriez y songer quand vous achèterez votre prochain habillement.

Les étoffes à effets rayés font partie de celles de première qualité en si grande vogue en 1898, et ont été considérées assez bonnes et assez populaires pour être copiées immédiatement par une fabrique cananienne au premier rang.

* * *

Ce patron est à surface rude, d'une classe caractéristique, que les hommes d'un caractère tranquille apprécient.

Des habillements sur commande faits de ses étoffes se vendent ordinairement $25.00 et $25.00, nous vous les offrons maintenant, pour la première fois, prêts à mettre, genre Fit-Reform, au prix bas de $10.00.

L'appréciation que le public en sait dépend entièrement de celui qui les porte. Quant à l'apparence, à l'ajustement à la durée, ils sont égaux au même article fait sur commande à $25.00.

Nous disons que notre prix est $10.00, et de plus nous disons—nous rembourserons votre argent si vous n'êtes pas satisfaits.

* * *

LA GARDE-ROBE "FIT-REFORM"

342, RUE MAIN, | EUG. RICHARD,

Vis-à-vis la rue Notre-Dame. Gerant.

L'hôte. — Monsieur l'aubergiste, votre chien mord-il ?

L'aubergiste.—Non,

L'hôte.—C'est dommage ! car il aurait pu s'essayer sur la viande que vous m'avez servie.

SITUATION DEMANDEE

" Un jeune Canadien-Français, diplômé de l Université Laval de Québec, et possédant un certificat de première classe de l'Ecole Normale des Territoires du Nord-Ouest, obtenu cette année, désire un engagement dans une école où l'on enseigne le Français, l'Anglais et le reste." Adresse ;

A. BRIÈRE,
Régina, N. W. T.

PERDUES—Une jument brune de 5 ans, crin coupé, et une autre blonde avec les deux pattes de derrière et le nez blanc, les deux pesant de 1100 a 1200 lbs. Elles portaient un licou quand elles sont parties de Starbuck, le 4 novembre dernier. Toutes informations seront reçues avec reconnaissance par Ed. Guilbault, St-B0niface. 5-6

ON DEMANDE : Un homme rompu au metier, compétent, pour vendre une ligne complète d'huiles à moulin, spécialités, etc., pour notre branche d'Ontario. Adressez-vous à

THE ATLANTIC REFINING CO.,
Cleveland Ohio, U. S. A.

AVIS

Avis est par les présentes donné qu'une application sera faite par " The Lake Manitoba Railway and Canal Company " au Parlement du Canada à sa prochaine session pour un acte ratifiant et confirmant une certaine émission d'obligations et une hypothèque garantissant cette émission faite par la Compagnie.

BLAKE, LASH & CASSELS,
Solliciteurs des requérants.
Daté novembre 22, 1898. 30-11-98-9i

AVIS

Avis est par les présentes donné qu'une demande sera faite au Parlement Fédéral à sa prochaine session, afin d'obtenir un acte pour amender l'Acte d'Incorporation de la " The Canada Accident Assurance Company," afin de permettre à la dite Compagnie de faire des affaires d'assurances contre la maladie et autres.

HATTON & MCLENNAN,
Solliciteurs des requérants,
Montréal, 25 oct., 1898. 2-11-9i.

The Lake Manitoba Railway & Canal Co.

Allant nord

Lisez en descendant. Lisez en montant.

2nde Classe Mixte. No. 1 Lundi. Ven.	STATIONS.	2nde Classe Mixte No. 2 Mardi. Samedi.
10 40	Portage la Prairie	16 30
11 10	Macdonald	15 55
11 30	Westbourne	15 30
11 57	Woodside.	15 00
12 25	Gladstone	14 35
d13 05	Gladstone Junction	a14 10
13 31	Ogilvie	13 42
14 00	Plumas	13 20
14 41	Glenella	12 30
15 15	Glencairn	12 05
15 51.	McCreary	11 25
16 25	Laurier	10 51
16 50	Makinak	10 25
17 20	Ochre River	10 00
a18 00 d19 30	Dauphin	d 9 15 a 7 45
20 02	Valley River	7 13
20 25	Sifton	6 50
20 30	Sifton Junction.	6 45
20 58	Fork River	6 10
a21 35	Winnepegosis	d 5 30

Ecrivez à propos des homesteads gratuits dans le district de la rivière Swan, venant d'être ouverts à la culture et voisin, du fameux district Dauphin.

D. B. HANNA. Surintendant.

AVIS

AVIS est par les présentes donné qu'application sera faite par la Compagnie " The Manitoba and Southeastern Railway Company," au Parlement du Canada, à sa prochaine session, pour un acte ratifiant et confirmant une certaine émission d'obligations et une hypothèque garantissant ladite émission faite par la Compagnie.

BLAKE, LASH & CASSELS,
Selliciteurs des Requérants
Daté ce 22 novembre 1898. 7-12 9

COMMERCE

Marchés de Saint-Boniface et de Winnipeg corrigés le 27 Décembre 1898.

	$ cts.	$ cts.
Beurre, frais, la lb	0 18	à 0 18
Beurre, salé, la lb	0 15	à 0 15
Fromage	0 09	à 0 10
Œufs frais, la doz	0 00	à 0 20
Œufs en boîtes, la doz	0 16	à 0 18
Patates, le minot	0 25	à 0 30
Navets, le minot	0 20	à 0 30
Carrottes, le minot	0 40	à 0 45
Panais, la lb	0 02	à 0 00
Betterave, le minot	0 30	à 0 40
Oignons, le minot	0 90	à 1 00
Choux, par douzaine	0 25	à 0 60
Oie, par lb	0 00	à 0 12
Canards, par lb	0 00	à 0 12
Dindes, par lb	0 10	à 0 12
Poulets, par lb	0 08	à 0 10
Paille, la tonne	5 00	à 8 00
Porc, abattu, par lb	0 06½	à 0 06
Mouton, par lb	0 07	à 0 08
Veau, abattu, par lb	0 08	à 0 09
Veau, vif, par lb	0 05	à 0 06

GRAINS.

Blé dur, par minot	0 00	à 0 55
Avoine, par minot	0 00	à 0 22
Orge "	0 00	à 0 25

FARINE.

Farine par 100 lbs, Roller Process	2 05
" Strong Baker	1 85
" Manitoba Baker	1 55
" Imperial Baker	1 34
" Superieure XXXX	1 05
" Nestor	0 90
Gru, la tonne	12 00
Son, "	10 00

BOIS ET CHARBON.

Tremble	3 50 à	3 50
Frêne, chêne et épinette rouge	4 50 à	4 50
Charbon dur	8 00 à	8 00
Charbon mou	4 50 à	4 50

FOIN.

Foin de prairie, 1ère qual.	5 00 à	7 00
Foin pressé, par tonne	0 00 à	0 00

STATISTIQUES ET RENSEIGNEMENTS

Sur la Paroisse de Saint-Joseph, Man.

Les Messieurs André, Ernest, Victor Dionne et Adolphe Lacharité ont acheté, l'an dernier, une machine à battre le grain au prix de $3000.00. Cette compagnie, (Dionne et Lacharité) vient de me communiquer le rapport du battage. En voici le résumé:

MINOTS DE GRAINS.

Noms des Propriétaires	Blé	Avoine	Orge	Lin	Total No. de M. de tous grains.	Coût du Battage
Georges Beaupré	1,786	628	.....	.....	2652	$123.94
Auguste Nadeau	1,869	777	238	.....	2732	99.78
Joseph Jubinville	2,112	602	98	.....	2812	133.60
Edmond Smith	2,137	401	150	67	2755	120.00
Antoine Damphousse	2,191	570	195	.....	2956	140.15
Clément Graveline	2,344	740	160	.....	3244	133.14
Amédée Fournier	2,412	894	190	68	3496	146.64
Adolphe Lacharité	4,845	1816	496	517	7674	456.38
Ernest Dionne	5,284	672	188	.....	6154	350.80
Victor Dionne	6,438	1182	.....	.....	7620	384.24
André Dionne	7,542	2768	.....	.....	10310	557.54
Total	38,960	11050	1801	652	52463	$2646.21

Ainsi onze cultivateurs de Saint-Joseph ont récolté, cette année, 52,463 minots de grains. Le blé se vendant 50c. le minot, l'avoine et l'orge 25c; le lin, 65c, la vente de tous ces grains donnerait un montant de $23.116 30 c-a-d., une moyenne de $2.104.48 pour chaque propriétaire.

La moyenne de récolte pour chaque cultivateur serait de 4769 minots.

Ce rapport est exact en ce sens que la Compagnie a bel et bien *battu* ces 52463 minots de grains mais il est défectueux après un autre point de vue: c'est qu'il ne fait pas connaître toute la quantité de grains récoltés par ces onze cultivateurs. Ainsi messieurs André et Ernest Dionne n'ont pas *battu* toute leur récolte d'avoine; monsieur Victor Dionne ne rend pas compte de 50 acres de terre semée en lin, et la plus part des personnes ci-dessus mentionnées ont fait battre une partie de leur champ d'auoine et d'orge par d'autres compagnies.

A plus tard, si c'est possible le rapport des autres compagnies de *Battage*.

NOS PAROISSES FRANCAISES

(*Suite*)

Par une inadvertance que nous regrettons, on a omis, en procédamt à la mise en page de notre dernière édition, le paragraphe dans lequel nous disions que le curé actuel de la paroisse de Saint-Hyacinthe (La Salle) est M. l'abbé Rocan. Nous désirons réparer cette omission. Si nons ne nous trompons, M. l'abbé Rocan est le premier prêtre ordonné en ce diocèse qui ait fait tout son cours d'études au collège de Saint-Boniface. Il a été durant plusieurs années le secrétaire de Mgr Taché. Il aura été aussi le premier curé titulaire de Saint-Hyacinthe. Quoique très jeune encore M. l'abbé Rocan a déjà, dans le saint ministère, des états de service signalés.

Saint-Leon

est aujourd'hui à la charge aussi des Chanoines Réguliers. Elle a été fondée par un vénérable prêtre, aujourd'hui disparu, M. l'abbé Bitsche, qui, s'il ne peut réclamer le titre de fondateur de Notre-Dame de Lourdes, titre qui appartient aux Chanoines Réguliers, en a du moins eu l'idée et en a indiqué le site.

Les religieuses sont en charge de l'école supérieure du village.

Nous croyons qu'à M. l'abbé Bitsche doit aussi être attribuée l'ouverture de

Saint-Alphonse

où longtemps M. l'abbé Campeau, aujourd'hui curé de Saint-Joseph, a exercé le ministère avec une grande intelligence, et où il a été remplacé par un prêtre non moins intelligent et non moins digne, de nationalité belge, M. l'abbé Willems, qui est, comme ses nationaux, une acquisition pour notre province.

Saint-Léon et Saint-Alphonse sont deux centres très avantageusement situés, et se trouvent sur la ligne de colonisation qui va aboutir à

La Grande Clairière

fondée par le courageux abbé Gaire.

Arrivé dans le pays avec de généreux projets mais avec relativement peu de ressources, l'abbé Gaire, après avoir cherché sa voie pendant quelque temps, alla marquer dans un endroit isolé de la prairie, le site de la chapelle qu'il voulait ériger pour être le centre d'une nouvelle paroisse, C'était vers la fin de l'été 1890, et le 25 décembre suivant, il y offrait le saint Sacrifice de la messe au milieu d'une vingtaine de personnes.

La Grande-Clairière a grandi depuis, sous l'action énergique et persévérante de l'abbé Gaire, qui, non content de cette première fondation, en a fait une seconde à quelques milles plus loin. Il y a là aussi des religieuses.

Saint-Athanase

C'est la titre canonique de la paroisse que le public connait plus généralement sous le nom de Lac-des-Chênes. C'est un lieu de choix s'étendant autour d'un lac pittoresque, habité par une population laborieuse, appelant des recrues, pour se fortifier dans une partie du pays où notre race peut exercer une légitime influence. Le curé de de cette paroisse est M. l'abbé A. Lemieux, jeune prêtre sympathique, généreux, doux et pieux.

Nous devons conclure. L'espace nous fait défaut. Pour cette même raison nous avons dû abréger des notes auxquelles nous aurions voulu en plusieurs cas donner plus d'étendue. Il y a pourtant d'autres points où nos nationaux et nos coreligionnaires des autres races sont en nombre plus ou moins compact. Tels sont Sommerset, Bruxelles et Manitou; Saint-Félix, où M. l'abbé Turcot dépense son dévouement; Saint-Maurice, confié au zèle de M. l'abbé Poulin; Deloraine, où un excellent prêtre belge, M. l'abbé Heynen, est fixé; Gretna, où Mgr l'Archevêque utilise les précieuses qualités de M. l'abbé Woodcutter; Portage la Prairie, desservi de Saint-Boniface; le Fort Alexandre, le Fort Ellice, Saint-Michel (Selkirk), la Rivière-aux-Epinettes, Sainte-Rose-du-Lac, missions confiées aux RR. PP.Oblats.

Sainte-Rose-du-Lac est la région du Lac Dauphin. Elle est reconnue comme excellente, et est maintenant desservie par un chemin de fer.

A Brandon sont aujourd'hui les Rédemptoristes, au nombre de deux: le Rév. P. Godts, supérieur, et le Rév. P. Veloy. Ils n'y sont que depuis quelques mois, et déjà l'on parle du bien que font de ce côté ces vénérables disciples de StLiguori..

Ces quelques notes, tracées rapidement et trop brèves, suffiront à démontrer que la pensée catholique n'est pas sans appui sérieux dans notre province. Nous aurions tort de désespérer de l'avenir.

P. S.— Nous recevons d'un éminent catholique de Winnipeg des renseignements qui nous permettent de corriger une erreur que nous avons bien involontairement commise dans notre dernier numéro-

C'est le Rev. P. McCarty qui a été le premier pasteur de la paroisse Sainte-Marie, en 1869. Il a conservé ce poste jusqu'en 1872- Le Rev- P. Baudin fut le second curé de Sainte-Marie. Le Rev. P. Lacombe en devint le troisième, en 1874.

A M. le chef Ranger et aux membres de la Cour Taché No. 252 de l'ordre des Forestiers Catholiques.

Messieurs

Je me fais un devoir de vous remercier bien sincèrement pour la ponctualité avec laquelle vous m'avez payé la police d'assurance sur la vie de mon regretté mari.

Je vous suis profondément reconnaissante pour les sentiments de généreuse sympathie que vous m'avez témoignée dans la grande affliction qui vient de me frapper. Ces attentions si délicates de la part de votre société, ont été pour moi une bien grande consolation dans les terribles épreuves que je viens de traverser. Je suis avec rec onnaissance.

Votre toute dévouée

JEANNETTE MARCOUX

St-Boniface, le 1er Déc. 1898

FEUILLETON DU *MANITOBA*.

FILLE ADOPTIVE

No. 1

I

Un matin du terrible hiver de 1871, les domestiques de l'hôtel de Noirmont, aristocratique demeure d'autrefois, située rue Saint-André-des-Arts, l'une des rues les plus populeuses du vieux Paris, trouvèrent accroupie au bas de l'escalier d'honneur de l'hôtel une femme à l'aspect de mendiante. La supposant ivre, l'un d'eux, le concierge, vint droit à elle et la poussa du pied en lui ordonnant d'aller "cuver son vin ailleurs".

Elle ne bougea pas.

o Indigné, le concierge déja se baissait pour la jeter dehors, quand une petite fille, qu'il n'avait pas vue, sortit vivement d'une encoignure où elle se dissimulait et s'avançant avec un geste d'enfantine menace vers le concierge, s'écria dans un sanglot:

"C'est maman!"

En parlant, elle avait étendu sur la malheureuse, dans un élan protecteur, ses deux petits bras couverts de haillons et que le froid faisait grelotter.

La femme, dont la tête tombait lourdement en avant, ne bougea pas encore. La petite, rendue courageuse par la peur que l'on ne fît du mal à sa mère, s'était hardiment mis devant elle pour la défendre.

Elle était si jolie avec ses grands yeux noirs courroucés et ses longs cheveux en désordre que l'homme, involontairement, s'arrêta et s'attendrit.

"Qu'est-ce qu'elle fait ici avec toi, ta mère?" demanda-t-il d'un ton adouci.

L'enfant hésita, puis, paraissant s'appliquer à réunir les mots nécessaires pour former une phrase qui interprétât sa pensée, elle murmura:

"Maman va être morte parce que nous avons faim."

A cet instant, un petit garçon de moins de dix ans, aux cheveux bruns et richement vêtu, descendit l'escalier en courant.

Il allait parler, mais à la vue du domestique aux prises avec la fillette et surtout à l'aspect de la femme étendue à terre, il se tut, stupéfié.

Jean, le domestique, toujours défiant, se baissa vers la mère de l'enfant et lui releva la tête.

La femme, les yeux clos et les traits livides, était sans connaissance.

Le petit garçon, éperdu, hors de lui, remonta l'escalier en hâte, trébuchant d'émotion à chaque marche. Il gagna une pièce dont la porte ouvrait sur le palier du premier étage, et courant vers une jeune femme occupée à écrire, il dit d'une voix entrecoupée et sourde:

"Maman! maman!

"Quoi donc, Georges? Quoi donc?" fit la dame inquiète.

Incapable de s'expliquer, le petit garçon se précipita sur elle, lui saisit la main et l'entraînant avec opiniâtreté, la força de le suivre.

"Quoi donc, Georges? Qu'y a-t-il?" ne cessait de répéter la dame.

Il ne répondait pas, mais la tirait sur ses pas avec une énergie croissante.

Ils arrivèrent au bas de l'escalier.

"Regarde!" fit-il haletant, en lui montrant la mendiante et sa fille.

Jean n'attendit pas d'être interrogé, il raconta ce qu'il savait.

"Et maintenant, conclut-il, qu'est-ce que madame la comtesse veut qu'on fasse de cette pauvre créature?"

Les yeux de la comtesse allaient alternativement de la mère à la fille.

Celle-ci eut peut-être l'instinct que sa destinée était en jeu en cet instant. Sa bouche se crispa dans une contraction douloureuse et, en s'entr'ouvrant, ses lèvres tremblantes gémirent de nouveau dans un sanglot:

"C'est maman!"

La comtesse, émue, posa sa main sur la tête de l'enfant et l'attira à elle.

D'autres domestiques s'étaient joints à Jean.

"Portez cette femme sur un lit," dit la comtesse.

Puis avisant l'un d'eux:

"Courez chez le docteur, et prévenez-le que je l'attends sans retard."

Elle fut obéie. La femme évanouie fut transportée sur un lit et le médecin, moins d'un quart d'heure après avoir été mandé, lui prodiguait ses soins.

Les nombreuses privations subies par la mendiante l'avait tellement affaiblie que la dernière épreuve fut audessus de ses forces. Son estomac, en lutte contre la faim depuis des mois, ne supporta aucun des aliments qu'on essaya de lui faire prendre.

"Elle meurt littéralement de faim," s'exclamait le médecin avec désespoir devant le lit où la malade agonisait.

Elle ne reprit pas connaissance; cependant il était visible qu'une préoccupation agitait et absorbait son esprit: sa fille.

Aussi, tout à fait au dernier moment, elle se redressa par un effort pénible et la chercha. Elle l'aperçut à son chevet près de la comtesse. Ses yeux se fixèrent sur celle-ci avec tant d'intensité que, devinant un appel, la comtesse vint à elle en lui amenant la petite fille. La mourante eut un tréssaillement et murmura d'une voix à peine intelligible, cette prière qui exprimait toutes ses anxiétés et résumait toutes ses espérances:

"Gardez-la."

La grande dame se pencha sur le visage déja glacé de la mère et, sans réfléchir, emportée par l'émotion, dit très haut, comme si elle voulait être entendue dans les au-delà de la vie: "Je la garderai."

La morte eut-elle encore, avant d'expirer, le temps et la faculté de percevoir cette promesse, le fait n'est point certain, pourtant une larme presque aussitôt perla au bord de ses paupières entr'ouvertes et une expression de repos et de sérénité se répandit sur ses traits, oùse retrouvaient dans le calme de la mort, les traces d'une grande beauté.

Fidèle à sa promesse, la comtesse de Noirmont garda l'orpheline.

Les recherches faites pour découvrir l'identité de la morte n'aboutirent pas, on ne sut jamais qui elle était, d'où elle venait, ni comment elle était parvenue à s'introduire dans l'hôtel, d'ordinaire si bien surveillé. L'enfant ne sut rien dire et quand on l'interrogea pour connaître son nom elle répondit: "Gardez-la".

Etait-ce son nom, ou bien cette parole sortie des lèvres de sa mère, en même temps que son dernier soupir, l'avait-elle frappée, personne n'aurait pu le dire. Quoi qu'il en soit, le petit Georges, sans plus de scrupule que d'hésitation, dénatura le mot et en fit: "Gardella". Il en résulta que peu à peu le *gardez-la* de la mourante devint le nom de l'orpheline.

Madame de Noirmont était veuve depuis quelques mois et portait encore le deuil de son mari quand Gardella lui tomba sur les bras.

Décidée, par amour pour son fils, à ne pas se remarier, la jeune comtesse vivait avec le regret de n'avoir pas de fille.

"Les fils, disait-elle, sont donnés aux mères pour la satisfaction de leur orgueil, tandis que les filles leur sont données pour la joie de leur cœur."

Avant de se déterminer à garder l'orpheline, elle chargea un de ses amis, le marquis Apettini, de rechercher de nouveau l'identité de la mendiante, car il se pouvait que Gardella eut encore son père, et madame de Noirmont ne voulait pas que celui-ci, retrouvant un jour ses traces, vint la lui reclamer lorsqu'elle se serait trop attachée à l'enfant pour consentir à s'en séparer. Cette fois, comme la première, toutes les recherches furent vaines et au fond la comtesse s'en réjouit; non seulement pour avoir le droit de s'approprier entièrement Gardella, mais parce qu'elle appréhendait d'apprendre quelques désagréables vérités sur l'origine de la petite fille. Elle pensait bien qu'elle était née de parents vulgaires, peut-être méprisables, mais elle préferait ne pas en avoir la certitude. L'enfant bénéficiait du doute. D'ailleurs, la distinction étrange des traits de la morte, son type oriental, laissaient le champ libre à toutes les suppositions.

L'enfant, pauvrement vêtue, ne portait aucun signe qui indiquât une position même anciennement aisée. Probablement, pour aider à la reconnaître, sa mère, se sentant mourir, lui avait accroché au cou, à côté d'une petite croix d'argent, un anneau d'or sans valeur, sur lequel était gravée une date qu'on supposa, cet anneau étant une alliance, être la date du mariage de ses parents. Il était évident que la pauvre mère, craignant de ne pas avoir le temps ou la force de parler avant d'expirer, avait voulu, tout au moins, que l'enfant qui allait être jetée, par sa mort, sans appui dans la vie, ne fut pas soupçonnée d'être une enfant naturelle.

Peut-être pour faire oublier les circonstances dramatiques et humiliantes de l'arrivée de Gardella dans sa maison, Madame de Noirmont fit, aussitôt après la guerre, un voyage à l'étranger. Avant de partir, elle congédia son personnel.

Son absence dura plus de deux ans et comme, à son retour, au lieu de rentrer à Paris, elle passa encore une année hors de la capitale daus une terre de famille, les voisins oublièrent l'histoire de l'enfant abandonné. Ils oublièrent également la comtesse, d'autant plus qu'elle eut, entre-temps, l'occasion de se défaire du vieil hôtel patrimonial où les faits s'étaient accomplis.

Une fois débarrassée de cet hôtel, dont la restauration lui eut plus coûté que la construction d'une maison neuve, elle loua un luxueux appartement de la rue Royale, où elle fit transporter, avec un soin filial, le mobilier des ancêtres, réparant par cet hommage rendu à leur mémoire, l'acte par lequel elle avait laissé passer en des mains étrangères, la maison de famille.

Dans les quelques années écoulées, elle s'était profondément attachée à sa jeune protégée et en était devenue, sinon légalement, du moins de fait, la mère adoptive.

Georges était maintenant un grand garçonnet de douze à treize ans; lui aussi s'était attachée à Gardella.

Il se rappelait d'une façon précise l'entrée de Gardella chez eux. Ses souvenirs, sur ce point, étaient d'une netteté absolue. Il avait été trop vivement frappé du drame que la misère avait mis sous ses yeux, pour que sa jeune mémoire n'en retint pas les moindres circonstances. Gardella aussi s'en souvenait, quoique plus vaguement, à cause de son âge et quelquefois, elle se plaisait à se faire raconter cet événement.

(*A Suivre*)

—Une centaine de travailleurs sont partis jeudi dernier de Winnipeg, pour l'ouest de la province, où ils vont préparer les dormants (ties) nécessaires à l'extension du chemin de fer dans la région de Dauphin.

Supplement au Journal

LE MANITOBA

Gloire a Dieu au plus haut des Cieux, et Paix aux Hommes de bonne Volonte

NOEL

Le ciel est noir, la terre est blanche;
— Cloches, carillonnez gaîment !—
Jésus est né — la Vierge penche
Sur lui son visage charmant.

Pas de courtines festonnées
Pour préserver l'enfant du froid
Rien que les toiles d'araignées
Qui pendent des poutres du toit

Il tremble sur la paille fraîche,
Ce cher petit enfant Jésus,
Et pour l'échauffer dans sa crèche
L'âne et le bœuf soufflent dessus

La neige au chaume pend ses franges,
Mais sur le toit s'ouvre le ciel
Et, tout en blanc, le chœur des anges
Chante aux bergers : "Noel ! Noel !"

THEOPHILE GAUTHIER.

NOËL

Quand la saison des neiges est venue, quand toute la nature est attristée par un aspect de mort, les sonneries des grandes villes, les petites cloches des villages, se mettent tout à coup à retentir joyeusement au milieu des ténèbres de la nuit. Et à ces sons sacrés qui semblent descendre du ciel, des cris se mêlent en s'élevant des cités et des hameaux.

NOEL ! NOEL ! crient les enfants.

Une grande, une sainte allégresse est survenue aux âmes chrétiennes à cette fête de la Nativité du Sauveur.

Cette belle fête de Noel ! il n'y a pas une pauvre mere qui ne la comprenne, pas un enfant qui ne la désire.

Dans cette fête, que l'on pourrait nommer la fête des mères, des enfants et des pauvres, que d'encouragements pour tous; mais, spécialement, que de consolations pour ceux que le monde ne compte pas parmi ses favoris ! Avant le Christ, tous les honneurs, tous les respects étaient accordés à la puissance et à la prospérité; la bonne fortune avait des temples.

Avant le Christ, le pauvre pouvait gémir, l'esclave pouvait se plaindre; mais il n'y avait personne dans le monde paien pour les écouter. L'Olympe n'était peuplé que de riantes divinités; la richesse, la gloire, la volupté, y avaient leurs dieux; mais l'adversité et l'infortune n'avaient pas le leur.

A présent que Jésus-Christ est né dans une étable; qu'enfant encore il a été forcé de fuir dans l'exil; que plus tard il a été persécuté, couronné d'épines et mis à mort; à présent, toutes les douleurs ont une oreille attentive qui les écoute, et l'espérance qui les console est une vertu qui leur est commandée

C'est du jour de la naissance du divin fils de Marie, que découlent toutes les consolations du christianisme. De la petite montagne de Bethléem sont sorties les sources d'eaux vives qui guérissent nos plaies et allégent nos souffrances.

Les peuples font donc bien de se réjouir quand la grande nuit ramène ses étoiles et sa messe des cierges, ses cantiques et sa sainte veillée; car ce jour a été un jour de liberté et d'allégresse pour tous.

Rien de plus beau, rien de plus poétique qu'une nuit de Noel célébrée dans un pays de foi, par de pieux chrétiens.

Les cloches qui chantent audessus des têtes, et dont les volées, joyeusement sonores, éveillent la cité; ce sont les voix des anges qui vous crient : "Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix aux hommes de bonne volonté !"

Cette grande lueur qui s'étend dans la vaste église, cette lumière qui monte jusqu'aux pointes des ogives, qui tourne à l'entour des faisceaux de colonnes, qui les embrasse et qui les dore; pour les âmes pieuses et croyantes, c'est l'éclat miraculeux qui apparut dans le ciel, et qui montra aux pasteurs l'étable de Bethléem.

Ces voix claires et pures qui partent du sanctuaire, ces sons graves et majestueux qui s'élancent des orgues, ce sont le paradis et la terre, les chérubins et les hommes qui s'unissent pour louer Dieu.

Dans cette chapelle toute verdoyante des arbustes que l'hiver n'a pu dépouiller, parmi ces fleurs habilement imitées, voyez ce berceau : l'enfant Jésus y repose; ce sont les saintes sœurs des hospices ou des couvents qui l'ont orné. Là, les mères qui ont quelque enfant malade viennent prier; la joie de tous a diminué leur inquiétude; elles invoquent la mère du Sauveur avec plus de confiance que de coutume. Marie a été mère, elle doit les comprendre : elle les exaucera.

Après les messes qui ont commencé au premier coup de minuit, et qui ont été dites au milieu de mille cierges et de nuages d'encens, les fidèles, remplis d'une sainte allégresse, rentrent dans leurs maisons, et, avant de se livrer au sommeil, s'asseoient à ce gai repas que nos pères ont appelé *réveillon de Noël*, et qui, dans les familles chrétiennes, n'a rien que de très-innocent.

Plus tard, quand le soleil est déjà haut, les joyeuses cloches des paroisses sont en branle; c'est un grand concert dans les airs. Alors commence la messe solennelle du jour, la messe de Noel Tantôt ce sont les voix des chantres accompagnées d'instruments sonores; tantôt les sons de l'orgue qui retentissent sous les voûtes; puis, par moments, il y a des silences qui ont aussi leur majesté. Au-dessus de ces milliers de chrétiens qui prient agenouillés ensemble, on voit un nuage bleuâtre et léger qui flotte; c'est la fumée de l'encens; on en a tant brûlé pendant la nuit, tant à la messe de l'aurore, que l'église en est toute parfumée !

Ce jour-là, l'organiste fera redire à l'orgue de vieux airs d'autrefois, de ces vieux *Noëls* que nos pères aimaient tant, et que nous avons entendus dans notre enfance.

Pour aider à la prière, rien de mieux que d'éveiller des souvenirs : comment ne pas prier avec foi, quand on pense à sa mère et à ses premières années ?

La fête ne se passe pas seulement devant les autels; le foyer a aussi ses réjouissances de Noel. Ce jour-là, les familles s'assemblent, et les petits enfants dînent à table; car c'est leur fête à eux.

En Angleterre, il y a les *Christmas gifts*, les dons de Noel, qui remplacent les étrennes que nous nous donnons le premier jour de l'an. L'Église aussi commence son année le jour de la naissance du Sauveur; et il y a dans cette pensée une haute raison : tous les jours chrétiens devraient découler du premier jour du Christ sur la terre. Je ne sais plus quel grand peintre, dans un tableau de la Nativité de Jésus, a fait partir toute la lumière du corps de l'enfant divin; il en devrait être de même pour le temps : la première journée des chrétiens devrait sortir de la nuit rayonnante de Noel.

Cette fête a un grand charme à l'époque où elle arrive aux hommes; alors ils sont assemblés et dans les villes et dans les hameaux; alors les jours sont tristes et froids et les veillées longues. Pour ranimer la nature, qui semble morte sous son suaire de neige, il faut la main de la religion : c'est elle qui répand de saintes joies sur la tristesse de la saison, et qui fait, pour ainsi dire, pousser des fleurs parmi les frimas.

Il y aurait comme une *sévérité puritaine* à blamer les plaisirs des familles qui égayent alors nos foyers; car il est de nature et de sagesse de se réjouir quand un grand bienfait nous est accordé. Or, jamais fut-il donné aux hommes ce que la nuit de Noël leur a apporté dans ses ombres ? Jamais le ciel avait-il été aussi magnifique envers la terre ? Cette nuit-là, il s'est entr'ouvert pour laisser venir à nous le roi que les anges servent et adorent en tremblant.

Cette nuit-là, un frère est venu aux malheureux, un libérateur aux esclaves, un ami aux enfants, un maitre aux docteurs, un modèle aux rois, un vainqueur à la mort. Laissez donc les hommes se *réjouir dans le Seigneur*, comme la terre se réjouit chaque matin quand le soleil se lève pour la délivrer des ténèbres. Noel, c'est la grande aurore de notre délivrance. Jésus-Christ naissant, c'est le soleil de justice, qui se lève sur le monde pour en écarter les ombres de la mort.

Véritablement, notre Dieu est grand, son nom est digne de louanges, et sa puissance domine tout ce qui existe.

Que sont les dieux des nations étrangères, auprès de notre Dieu ! Des démons de l'abime. Mais notre Dieu, à nous, c'est celui qui a fait le ciel et la terre, le firmament avec ses étoiles, et la mer avec ses flots.

Que le ciel se réjouisse donc, que la terre s'exalte de joie, que la mer s'agite et soulève ses grandes eaux en signe d'allégresse, et que les champs et toutes les plantes qui y croissent tressaillent de plaisir; car voici venu le jour du Seigneur !



Sa Grandeur Monseigneur Langevin, O. M. I.,

ARCHEVEQUE DE SAINT-BONIFACE.

HISTORIQUE DE LA FETE DE NOEL

César-Auguste, au faite de la puissance, voulut savoir combien de millions d'hommes étaient courbés sous son sceptre, et il ordonna un recensement général de toutes les nations composant l'immense empire romain.

L'édit promulgué pour ce dénombrement géneral ordonnait à chacun de se rendre en la ville où il était né, ou dont sa famille était originaire, pour se faire inscrire sur le contrôle romain.

Or, Joseph et Marie, qui étaient tous les deux de la royale lignée de David, se rendirent en la ville de David, appelée *Bethléem*.

Là, la vierge Marie, qui avait été saluée pleine de grâce par l'archange Gabriel, et qui, aux yeux des hommes, passait pour l'épouse de Joseph, après avoir vainement cherché un logement dans une hôtellerie, fut obligée de se réfugier dans une partie du hameau toute pleine de rochers, où l'on avait creusé des maisons et des étables. Et ce fut ce lieu, si dédaigné et si humble, qui reçut, à son entrée dans ce monde, le roi du ciel, celui à qui appartient toute splendeur et toute gloire.

Au moment où ce prodige s'opérait, des bergers qui restaient dans les champs, veillant tour à tour à la garde de leurs troupeaux, aperçurent tout à coup une vive splendeur au milieu des ténèbres, et dans cette gloire un ange leur apparut et leur dit :

"Ne craignez point, car je viens vous apporter une nouvelle qui sera pour tout le peuple le sujet d'une grande joie : c'est qu'aujourd'hui, dans la ville de David, il vous est né un sauveur qui est le Christ, le Seigneur. Voici la marque à laquelle vous le reconnaitrez; vous trouverez un enfant enveloppé de langes et couché dans une crèche." A l'instant même, il se joignit à l'ange une troupe de l'armée céleste, louant Dieu et disant : Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté !"

Quand la miraculeuse apparition fut passée, quand la nuit eut repris ses ténèbres, les bergers se dirent entre eux: Allons à Bethléem voir le *Verbe* qui nous a été annoncé. Et sans perdre un instant ils se hâtèrent vers l'étable où ils devaient trouver l'enfant nouveau-né. Il était là enveloppé de langes, couché dans une crèche. Marie et Joseph étaient près de lui. Les bergers, voyant que tout ce qu'avait dit l'ange était accompli, reconnurent dans cet enfant le Sauveur prédit à Israel; ils se mirent à louer et à glorifier Dieu.

Marie, la Vierge mère, écoutait tout ce que disaient les pasteurs, et gardait dans son cœur mémoire de leurs paroles.

Tel est, en peu de mots, tout l'historique de la fête de Noël. Saint Luc a été le narrateur de cette nativité, d'où date l'ère chrétienne.

Que de choses se voient dans cette courte histoire ! Rome, orgueilleuse de son pouvoir (qu'elle croit éternel), veut connaitre tous les peuples, toutes les nations qui relèvent d'elle.

Auguste veut savoir tout ce qui naît, tout ce qui vit sous son sceptre. Eh bien ! cet enfant qui vient au monde si pauvre et si humble, qui naît dans une étable, qui dort dans une crèche, renversera tous les faux dieux de Rome, tous les dieux d'Auguste et de César. Cet enfant est le Seigneur des seigneurs, Emmanuel, fils du Très-Haut, roi des rois et des empereurs, maître des empires et des mondes. Et si une Rome nouvelle vit dans les siècles après la Rome antique, c'est qu'elle aura adoré, c'est qu'elle adorera l'enfant annoncé aux bergers, l'enfant né à Bethléem !

HYMNES DE NOEL

"Une vive lumière a brillé sur nous, parce que le Seigneur nous est né.

"Il est né le Seigneur, et il sera appelé l'Admirable, le Prince de paix, le Pere du siècle à venir. Le règne du Seigneur n'aura pas de fin.

"Béni soit celui qui vient au nom de Dieu !

"Dieu nous est apparu !

"Cieux, chantez des cantiques de louanges; terre, sois dans l'allégresse, parce que le Seigneur a eu pitié de son peuple et l'a consolé, parce qu'il a eu compassion de ses enfants affligés."

"Colline de Sion, tressaille d'allégresse... Filles de Jérusalem, revêtez vos habits de fêtes, et chantez, chantez de nouveaux cantiques.

"Jérusalem, lève-toi, secoue la poussière de tes cheveux, romps la chaine de ton cou; lève-toi, ton Sauveur est venu !

"Tu avais été vendue, et voici que le Seigneur t'a rachetée : chante, Jérusalem.

"Le Seigneur a dit : Assur a opprimé mon peuple, l'injustice et la cruauté ont pesé sur lui : il faut que je le délivre; autrefois je parlais, à présent me voici.

"L'abondance et la paix se lèvent avec le jour du Seigneur.

"La vérité est sortie de la terre, et du haut du ciel la justice nous a regardés.

"Chantons donc, chantons donc de nouveaux hymnes au Seigneur; que toute la terre chante avec nous !

"Chantons au Seigneur et bénissons son nom.

"Annonçons à l'univers le jour de son salut.

"Que les nations se redisent les prodiges qu'il a faits, et que les peuples soient dans la joie !"

Nous sommes pauvres comme lui
Mais sur nous, son étoile a lui,
Si douce qu'il n'en faut plus d'autres.
Nos houseaux sont tout décousus
Ah ! que de maux nous avons eus !
Mais c'est parmi nous que Jésus
Choisira demain ses apôtres.

MESSE DE MINUIT

A table, grand-père n'avait pas été aussi gai que de coutume

Lorsqu'on revint au salon, il s'enfonça dans son fauteuil au coin du feu, prit les pincettes et se mit à tisonner en silence. Pendant ce temps, Jeanne et Marguerite, deux grandes jeunes filles de seize et dix-huit ans, baissaient l'abat-jour de la lampe, retournaient la boite de dominos et jetaient un coup d'œil autour d'elles, tandis que machinalement, de la main, elles brouillaient le jeu.

Les habitués du dîner de la côte de bœuf, qui se retrouvaient tous les dimanches chez M. de Scorbec, M. le Curé, le notaire, sa femme et leurs filles Edith et Marie-Thérèse, comprirent la muette invitation et s'installèrent autour de la table. La partie commença :

"Double six ! dit M. le Curé en posant son domino.

—Six et quatre !

—Six et blanc !

—Grand-père dort ! dit à mi-voix Jeanne de Scorbec pendant que le notaire, combinant un coup, tenait tous les joueurs en suspens.

—Non ! grand-père ne dort pas, répondit brusquement le vieillard en se redressant sur son fauteuil.

—Alors, il songe ! je ne l'ai jamais vu aussi sombre.

—Eh oui il songe ! il n'y a que les bêtes qui ne songent pas !

Et peut-on savoir à quoi vous pensez, grand-pere ?

—Je pense qu'il y a juste quarante ans, Noël était un lundi, et qu'à pareille heure, je me disposais à assister à ma première messe de minuit...

Aucun de vous n'était de ce monde et nous n'avions pas encore le dîner de la cote de bœuf.."

Il y eut un petit silence, pendant lequel on n'entendit que la bouillotte qui chantait devant les tisons et M. de Scorbec reprit :

"Il y a de cela juste quarante ans. Votre grand'mère était là, en face de moi, elle préparait des sacs de dragées, qu'elle devait mettre dans les souliers de votre père et votre tante qui ronflait à poings fermés dans cette chambre-ci; avant d'aller se coucher, ils avaient mis chacun une pantoufle devant la cheminée, comptant bien sur la visite du petit Jésus.

Je ne vous apprendrai rien de nouveau, en vous disant qu'alors la piété ne m'étouffait pas

Ce n'était pas ma faute.

J'avais été élevé au lycée Henri IV, ou nous avions pourtant comme aumonier un petit abbé maigre comme un clou, qui devait être un jour le grand Lacordaire, mais il était de bon ton de le tourner en ridicule et de ne croire à rien.

Votre grand'mere voulait me convertir.

Elle avait fort à faire, la pauvre amie, mais j'avoue qu'elle s'y prenait fort bien.

—Ce que femme veut...

—Dieu le veut...

—C'est juste, mon cher curé, fillettes, mettez cela dans votre poche, pour l'en tirer le jour où vous aurez un mari.

A dix heures, les cloches se mirent à sonner à toute volée.

Comme depuis le matin, votre grand'mère me tourmentait pour que je l'accompagne à l'église et que mes principes... Oh ! ils étaient jolis mes principes... et que mes principes ne me le permettaient pas, je pris une grosse bûche et je la mis au feu.

C'était une manière indirecte de traduire mes intentions.

—Alors tu ne veux pas venir ?

—Ma bonne amie, il y a deux pieds de neige... tu sais aussi avec quelle facilité je m'enrhume !

—C'est à deux pas..

—L'église doit être glaciale...

—Il y a tant de monde qu'il y fait très chaud

—Allons, va t'habiller, nous verrons ensuite.

—Je suis prête.

—Mais ce manteau de fourrure ce n'est donc pas pour ce soir?

Votre grand'mère rougit jusqu'au blanc des yeux; depuis le commencement de l'hiver elle faisait, je le savais des économies pour s'offrir, à Noel, un vêtement dont son journal de mode lui avait beaucoup parlé, et en cachette j'avais glissé quelques louis dans sa bourse.

—Grand'mère était donc coquette quand elle était jeune?

Mais pas du tout, seulement elle était fort bien, reprit M. de Scorbec en se redressant, et elle donnait du cachet à tout ce qu'elle portait!

—Oh! Oh!

Ah ça, mes mignonnes, est-ce que vous vous figuriez que grand'mère a toujours eu 75 ans! qu'elle n'a jamais porté que des bonnets de tulle et des papillottes blanches!"

On se prit à rire de l'indignation comique du bon vieux.

Où en étais-je? Vous me faites oublier le fil de mon histoire,

—Grand'mère devait s'offrir un beau vêtement, et vous lui demandiez de l'étrenner pour la messe de minuit.

—J'y suis... Elle rougit et ne me répondit pas.

C'est parce que je ne veux pas sortir que tu ne te fais pas belle? ajoutai-je un peu agacé.

Eh bien! j'irai à ta messe de minuit mais ce sera la première et la dernière fois!... et si je prends une bronchite, si je prends une fluxion de poitrine, tu me mettras des vésicatoires! Tu m'enterreras... tu seras veuve!... mais tu l'auras voulu!"

Je me pendis au cordon de sonnette et de deux coups de pied, j'envoyai promener mes pantoufles au milieu du salon.

Fanchette montra sa tete effarée par la porte entr'ouverte.

"Des souliers, un pardessus, un cache-nez, madame veut que je l'accompagne; et dépêchons-nous un peu!"

Votre grand'mère sourit doucement, opposant à cette bourrasque le calme le plus absolu:

"C'est bien ce que tu fais là, dit-elle, tu veux donc que je ne sois plus malheureuse? merci, mon ami! merci!

—Etais-tu donc bien à plaindre de t'en aller seul avec Fanchette?

Très à plaindre, une femme ne doit être dans la joie que lorsqu'elle est avec son mari, et quand ils vont ensemble dans la maison du bon Dieu, oh! alors c'est joli, c'est du...

J'étais ému, je l'interrompis:

"Va mettre ce manteau.

—Mais je ne l'ai pas!

—Comment?

—Mais non.

—Alors, je reste!

—Oh!"

Et elle joignit ses mains d'un air suppliant.

"Voyons, explique-moi...

—En nous en allant."

Elle prit un grand tartan gris, qu'elle se jeta sur les épaules, j'endossai mon pardessus et nous descendîmes en silence. Une fois dans la rue, bras dessus, bras dessous:

—" Et bien! j'attends cette explication.

—Voilà! j'ai reçu hier un mot de ces pauvres gens qui demeurent au moulin Matot; ils sont secourus par le bureau de charité... Mais c'est une misère!! ils devaient six mois de loyer... on allait les mettre à la porte... la femme avait la fièvre...le père est sans travail...il y a six enfants...ce sont de très braves gens...le mari est très pratiquant...

—Après, après.

—J'ai payé leur loyer... tu comprends;... on ne pouvait pas les laisser dans la rue... ce froid... cette neige... ces pauvres petits...

—Tu es un brave cœur! bonne petite, va!

—Oh! je suis bien récompensée! te voilà mon compagnon de messe de minuit!

Je me mordis les lèvres, j'avais envie de pleurer.

—Et ça ne t'a pas coûté de sacrifier ce manteau?

Ah dame! un peu! mais je l'ai offert pour...

—Pourquoi?

—Pour obtenir que tu deviennes un bon chrétien!"

Je n'eus pas le temps de répondre, nous étions à l'église.

Elle eut des attentions de mère, elle me mit dans un bon coin, près d'un confessionnal où il n'y avait pas de courant d'air puis, lorsque je fus installé, je la vis cacher sa tête dans ses mains et elle resta longtemps ainsi.

J'étais très secoué, et un peu gêné.

Je produisais mon petit effet, on chuchotait autour de nous.

"Qu'ont-ils donc à me regarder, tous ces cosaques-là? me disais-je, je ne suis cependant pas une bête curieuse."

L'office était commencé, mais ce n'était pas encore la messe.

Nous étions décidément mal placés; à chaque instant on me marchait sur les pieds pour passer au confessionnal, car, il y avait encore là-dedans un brave homme qui écoutait le récit des misères humaines.

J'ai su depuis qu'il y était depuis le matin.

"Si nous allions un peu plus loin, hasardai-je timidement.

—Non, non, nous sommes très bien ici! Pas de courants d'air, fit-elle malicieusement.

—Non, mais j'ai toutes les dévotes qui me donnent des coups et me marchent sur les pieds. Patience!

Je perdais mon temps! Quand elle avait une idée là, votre grand'mère, elle y était bien, continua M. de Scorbec en mettant son doigt long et maigre sur son front.

Tout à coup, il y eut une poussée et je sentis quelque chose qui me grouillait dans res jambes.

C'était une nichée de marmots avec le père et la mère... justement ceux du moulin Matot!

Je jettai vers ces pauvres diables un regard courroucé!

C'étaient eux qui m'avaient mené là:

A un moment, une femme sortit du confessionnal et le père des marmots se glissa à sa place

J'étais furieux! Cet animal-là se mêlait de me donner des leçons sans le savoir.

Votre grand'mère, qui avait tout vu, me jeta un coup d'œil significatif.

Je levai les épaules d'un air maussade.

La messe commença.

C'était, ma foi, fort beau!

On porta le petit Jésus à la crèche, puis, après l'évangile, que je compris presque, en faisant appel à mes souvenirs de collège; aux orgues, un monsieur se mit à chanter. Quelle voix! je ne l'ai jamais oubliée!

Minuit Chrétiens! c'est l'heure solennelle,
Où l'Homme-Dieu descendit jusqu'à nous
Pour effacer la tache originelle...
Et quand il reprit
Noël! Noël! Voici le Rédempteur!

Un frisson me passa dans le dos!

Votre grand'mère se mouchait bruyamment, je crus remarquer une larme qui perlait à sa paupière.

Un coup de couteau dans le cœur ne m'eût pas fait plus de mal. C'était moi qui la faisais pleurer, la douce créature, je lui refusais la joie que ce misérable n'hésitait pas à donner à sa femme; je me sentis bourrelé de remords.

Dans l'orgue, l'autre continuait:

A votre orgueil c'est de là qu'un Dieu prêche,
Courbez vos fronts devant le Rédempteur.

Je n'y tins plus, l'abbé justement sortait du confessionnal et nos regards se rencontrèrent; il y rentra...

—Eh bien! grand'père?

—Parbleu, je le suivis!

Ah! mes amis! quel réveillon au retour!

Mais, mignonne, tu n'y penses pas, dit-il brusquement à Jeanne qui pleurait, et ce thé! fais donc le thé, mon enfant!

—Domino!" cria le notaire d'une voix mal assurée.

R.

Aujourd'hui, vers la pauvre étable,
Pauvres, mettez-vous en chemin
Un enfant a pris, charitable,
Votre cause en sa frêle main.

Il vient racheter vos souffrances
Et créer un monde nouveau,
O miracle! Tant d'espérances
Tiennent en un petit berceau.

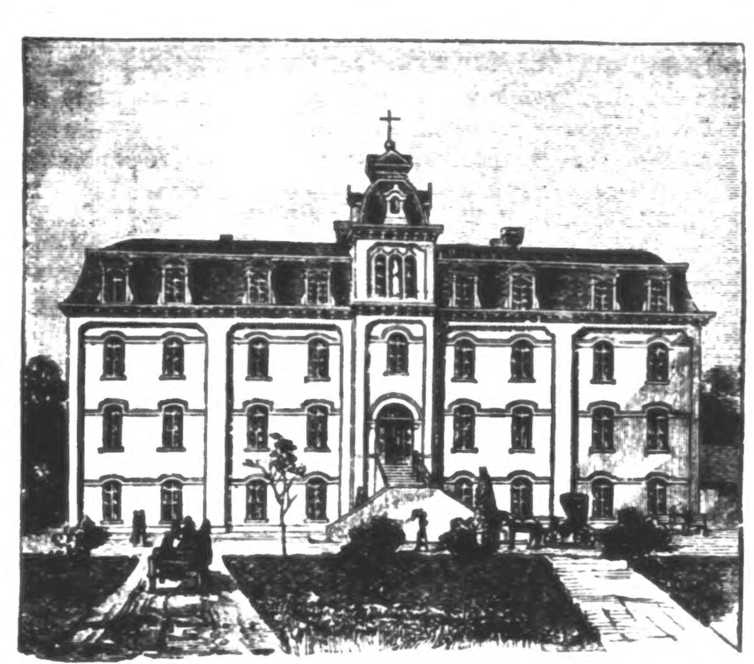
DANS LA NUIT

Un dernier son de cloche et la messe de minuit va commencer. "Ca bergers assemblons-nous," entonne la voix du maitre chantre pendant que le prêtre et ses assistants font leur entrée: "Ca bergers assemblons-nous," répondent les enfants de chœur dont les voix naives donnent l'illusion d'entendre les bergers de Bethléem à la recherche de l'Enfant Mystérieux. Et la messe commence, et l'on se recueille, et l'on prie, et l'on sent son âme environnée d'une atmosphère de foi, d'espérance et d'amour. Et l'on comprend comment le pauvre peut ne pas maudire sa misère, comment le malheureux peut supporter sa souffrance, comment le riche et le grand du monde n'est pas envié et haï de ceux qui sans lui auraient faim et froid dans leurs masures. La crèche nous montre l'Enfant Divin; elle nous dit assez où est le secret de tous ces problèmes que l'esprit humain cherche vainement à résoudre depuis dix-huit siècles, et quelle unique solution on peut y trouver sans être philosophe, quand on est chrétien......

ST-BONIFACE

Notre ville, située en face de Winnipeg, est le centre religieux de notre province. Modeste dans ses proportions, elle se distingue par son caractère de siège archiépiscopal, par ses institutions et par sa position. C'est le foyer de la vie catholique et nationale au Manitoba.

C'est à la Pointe Douglas (Winnipeg)* que débarquèrent MM. les abbés Provencher et Dumoulin lorsqu'ils vinrent au Nord Ouest, sur les instances de Lord Selkirk et les directions de Mgr Plessis. Mais ils ne tardèrent point à s'établir sur le côté Est de la rivière Rouge, à l'endroit occupé aujourd'hui par l'archevéché. Quand il fut nommé évèque, c'est à Saint-Boniface que Mgr Provencher fixa son siège. C'est d'ici que depuis ont rayonné les missionnaires qui se sont succédés dans ce champ de labeurs. L'Eglise de Saint-Boniface est l'Eglise métropolitaine de l'Ouest Canadien. Sa Cathédrale, qui est son unique église paroissiale, est modeste. Mais elle a vu de plus mauvais jours de même qu'elle a connue l'allégresse et les pompes des grandes solennités. Ses ornements consistent dans son titre de mère des Eglises suffragantes et dans ses ministres. Elle a vu passer sur son trône Mgr Provencher, son premier titulaire et Mrg Taché, le grand évèque. Mgr Langevin l'occupe aujourd'hui avec éclat. Autour de lui se pressent des prêtres séculiers, des religieux et des religieuses dévorés de zèle pour le bien.



COLLÈGE DE SAINT-BONIFACE.

M. l'Abbe Joseph Antoine Messier

Occupe aujourd'hui le poste important et délicat de curé de la cathédrale de Saint-Boniface.

M. l'abbé Messier est né à Longueil, P. Q., le 13 mai, 1857, du mariage de M. Louis Messier et de Dame Emélie Céré, de la famille de la Mère Marie Madeleine, l'une des fondatrices de l'Ordre des Sœurs de Jésus-Marie. Il fit son entrée au collège de Montréal en 1870. Il entrait au séminaire de Saint-Sulpice en 1876. Il vint au Manitoba en 1881 et fut pendant quatre ans professeur au collège de Saint-Boniface.

Il reçut tous les ordres sacrés des mains de Monseigneur Taché Ordonné prêtre en 1883, il passa encore deux ans au collège. Mgr Taché l'appela à l'archevèché en 1885. C'est depuis cette époque qu'il exerce avec zèle et dignité le saint ministère au milieu de nous. Lorsque M. l'abbé A. Dugas était curé, M. l'abbé Messier était son vicaire. Il était en même temps le secrétaire de Mgr Taché, qui avait en lui une grande confiance et l'aimait. En retour, le jeune prêtre entoura les dernières années du grand prélat de soins empreints d'une tendresse filiale.

Il occupa ce poste de secrétaire auprès de Sa Grandeur pendant trois ans. C'est en 1889 qu'il fut définitivement nommé curé. Il y a donc 14 ans bientôt que M. l'abbé Messier est intimement lié aux paroissiens de Saint-Boniface et à leur vie, gardant pendant tout ce temps le respect inaltérable de ses ouailles, et leur enseignant, dans ses sermons pleins d'onction, de clarté et d'élévation, la doctrine chrétienne.

A titre de curé, il s'intéresse à l'éducation de la jeunesse, et ses catéchismes sont des modèles d'instruction.

M. l'abbé Messier est aussi chargé de la mission de Saint-Vital.

Parmi les autres œuvres paroissiales, la Saint-Vincent-de-Paul lui est particulièrement chère. La dévotion au Sacré-Cœur possède aussi en lui un apôtre zélé.

Il n'y a pas une ville au Canada—nous pourrions dire en Amérique—qui, eu égard à sa population, soit aussi bien dotée d'institutions de tous genres. Collège, couvent, académie, refuge, orphelinat, crèche, maternité, écoles supérieures pour les sauvages, voilà le glorieux défilé des œuvres qui fleurissent dans notre petite ville.

Collège de Saint Boniface

Elle est bien belle, l'histoire de notre vieux collège de Saint-Boniface! Qu'elle n'ait pas enregistré des faits très éclatants, il en est ainsi de presque toutes les institutions semblables; elle ne renferme pas moins des traits de grandeur et de dévouement bien propres à nous stimuler tous dans le grand œuvre de l'éducation.

Quand l'intrépride missionnaire Mgr Provencher accosta nos rivages en face de notre ville, le 16 juillet 1818, il semble avoir eu comme une vue anticipée de la rude bataille qu'on y livrerait un jour sur le terrain de l'enseignement catholique. Et sans tarder il se mit à préparer des soldats pour la lutte: l'été s'était à peine écoulé, que déjà le collège de Saint-Boniface était fondé dans la cabane même de Mgr Provencher. Il s'y fit lui-même professeur, se partageant plus tard le travail avec un séminariste.

Les commencements furent bien humbles, comme tout ce qui est destiné à grandir et à vivre longtemps. L'on dut d'abord changer deux fois de local jusqu'à ce que, en 1833, Mgr Provencher, voulant abriter plus confortablement ses chers jeunes gens, leur fit construire une maison de dix-huit pieds sur quinze, éclairée par quatre petites fenêtres; le tout couvert d'un toit en terre et en écorce d'orme. Notre-Seigneur n'eut pas mieux, lorsqu'il ouvrit à Bethléem la sublime école qui devait régénérer le monde, et dont les premiers disciples furent des bergers et des rois confondus ensemble.

En 1844, l'on trouve encore Mgr Provencher à la tête de son collège, aidé par M. Laflèche, dont l'intelligence, l'énergie et l'amour des âmes dessinaient déjà l'illustre figure qui devait faire l'ornement de toute l'Eglise canadienne.

En 1854, les Frères des Ecoles Chrétiennes furent chargés des classes élémentaires. Le cours classique restait sous la direction des RR. PP. Oblats. Ces derniers résidaient à l'évèché, où se trouvaient aussi leurs classes. Les élèves étaient commensaux de Monseigneur. Heureux temps! Ce n'était pourtant pas une situation normale. L'évèque entreprit donc, en 1850, la construction de l'édifice le plus spacieux de ce genre dans tout le Nord-Ouest. Il comportait soixante pieds de long sur trente-quatre de large. C'est l'école Provencher d'aujourd'hui.

Le nombre des élèves allant toujours croissant, on dut aviser à de nouvelles constructions. Le trois mai 1880, avait lieu la bénédiction de la pierre angulaire du collège actuel. "Ce nouvel "édifice, lisons-nous dans les "écrits du temps, "est très spa-"ciaux, d'un bel aspect, environ-"né de grands arbres, au-dessus "desquels il émerge, comme "pour servir de monument à la "noble pensée qui l'a fait surgir "de ses fondations, et pour ap-"peler vers lui la jeunesse stu-"dieuse. Celle-ci y trouve, avec "les aises et les améliorations "modernes, l'avantage d'un site "attrayant et salubre, ainsi "qu'une instruction solide et "variée."

La direction du collège a été confiée successivement aux RR. PP. Oblats, puis à messieurs les prêtres séculiers jusqu'en 1870 alors que le R. P. Lavoie, O. M. I. revint la prendre de nouveau au nom de sa congrégation Appelés ailleurs par les travaux pressants des missions, les RR. PP. Oblats furent encore une fois remplacés, en 1878, par le clergé séculier.

De 1857 à 1878 plusieurs figures connues passèrent dans l'établissement comme directeurs ou professeurs. Ce furent les revds PP. Lefloch, Lestanc, André, Duffy, Allard, Lavoie, et MM. les abbés Giroux et Geo. Dugast. L'incorporation du collège date de 1871. En 1878, il coopérait à la fondation de l'Université, dont il est resté depuis l'agrégé. En cette même année la direction en était confiée à M. l'abbé Forget, qu'une mort prématurée enleva à cette œuvre pour laquelle il était éminemment doué. M. l'abbé Cherrier succéda à M. Forget. Lui même céda la place à M. l'abbé A. Dugas en 1884.

En 1885 les RR. PP. Jésuites étaient chargés du soin de la haute éducation au Manitoba et prenaient la direction du collège.

Qui dira les sacrifices qu'ont dû s'imposer tous ces dévoués éducateurs de la jeunesse, séculiers et réguliers, pour maintenir pareille institution! Il faut avoir vu les choses de près, pour comprendre ce qu'ils y ont mis de zèle et d'abnégation. Si l'Europe a été défrichée par les moines, on peut dire que le Manitoba et le Nord-Ouest ont été connus, instruits, civilisés et peuplés grâce au prêtre. Et si les travaux de défrichement ont été opérés par la nature, des moines encore, les RR. PP. Trappistes, enseignent l'art d'une culture intelligente et rémunérative. Ces arriérés du moyen-âge, comme on dit, sont les plus ardents apôtres du progrès. Certaine nation bien connue pour ses sentiments humanitaires, a imaginé une tout autre façon d'apporter le bien-être aux naturels du pays: elle les a exterminées. Ici, on s'est efforcé de les instruire et de les réchauffer dans le sein de l'Eglise.

Le collège de Saint-Boniface est, dans le Manitoba et le Nord Ouest, la seule institution où les catholiques puissent faire un cours classique, tout en apprenant les deux langues française et anglaise. Et comme les circonstances le requièrent de plus en plus, on est en train d'y donner une attention toute spéciale à l'anglais; en sorte que les fils de nos frères irlandais pourront tout aussi bien que les Canadiens suivre les leçons des différentes classes. Les RR. Pères viennent aussi d'élever le cours commercial fait en anglais, à un plus haut niveau que jamais. On y enseigne la tenue des livres, la sténographie, la dactylographie (typewriter), l'arthmétique, enfin tout ce qui est nécessaire au jeune homme qui veut entrer dans le commerce ou dans les banques.

M. L'ABBÉ A. A. CHERRIER.

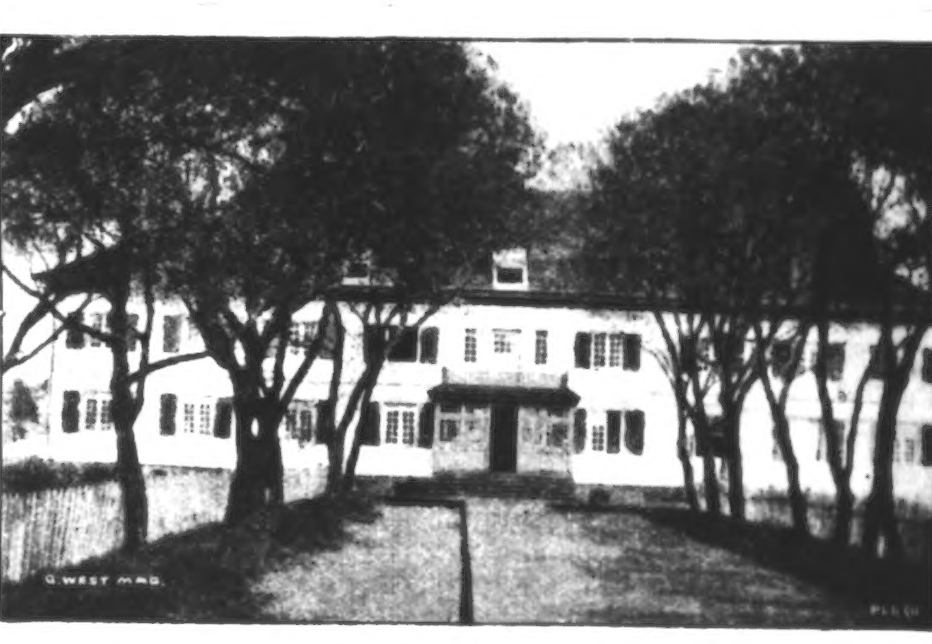
SURINTENDANT DES ÉCOLES CATHOLIQUES LIBRES.

Curé de l'Eglise de l'Immaculée Conception

Il va sans dire que l'enseignement profane est profondément chrétien et que, tout en voulant faire briller leurs élèves dans les lettres humaines, les PP. Jésuites s'efforcent avant tout d'en faire des hommes, et des hommes foncièrement catholiques. Mais l'importance qu'ils attachent aux pratiques de piété et à la formation du cœur ne met aucun obstacle et n'enlève aucun temps à la culture de l'esprit, comme d'aucuns moins clairvoyants pourraient le penser. Au contraire, la piété au collège de Saint-Boniface ne fait que stimuler l'ardeur au travail et attirer les bénédictions du ciel sur les études d'un chacun. Les succès obtenus aux concours universitaires en sont une preuve palpable:

Il est bien rare qu'un élève présenté par les Pères échoue aux examens de Winnipeg; et depuis quinze ans, le collège a remporté cinq fois la médaille du *Pre ious*, accordée à l'élève supérieur à tous ses concurrents Or si l'on considère que le nombre des élèves de Saint-Boniface se présentant aux examens de Winnipeg, ne forme que le vingtième de tous les concurrents, l'on arrive à la conclusion que les nôtres sont sept fois, à un tiers près, supérieurs à leurs rivaux protestants. La proportion des autres bourses remportées chaque année leur est encore plus avantageuse. Que serait-ce donc, si nos jeunes gens luttaient sur leur propre terrain, et n'étaient pas obligés de répondre aux questions d'un programme, qui, nécessairement, n'est pas le leur, du moins pour ce qui est des détails.

En face d'une supériorité aussi évidente, l'on serait bien mal avisé et l'on ferait preuve de fort peu de patriotisme, que de répéter à tout venant. "Nous sommes, nous, Canadiens, dans un lamentable état d'infériorité en fait d'instruction et de pédagogie! Surtout, quand des examinateurs étrangers ne peuvent dissimuler leur-admiration devant les copies de certains de nos élèves.



LE COUVENT DE SAINT-BONIFACE.

Le Couvent

L'année 1898 a vu s'opérer un changement important. Jusqu'à présent, depuis 1844, les Revdes Sœurs Grises avaient tenu un pensionat, dont on ne saurait dire tout le bien qu'il a fait. Mais ces vénérables Sœurs, les émules de nos premiers missionnaires, désiraient se renfermer dans les œuvres qui sont plus particulièrement le but de leur institut. Elles ont obtenu cette année de Mgr l'Archevèque d'être déchargées de l'enseignement supérieur. Les sœurs de Jésus-Marie ont consenti à les remplacer. Sur un terrain offert par Mgr Langevin, elles ont construit à leurs frais un édifice sur la rue Provencher, où nos jeunes filles reçoivent les soins assidus dévoués et éclairés de ces éducatrices émérites.

L'Academie Provencher

Cette institution d'éducation primaire reste entre les mains des vénérables sœurs Grises, où elles sont depuis 1886. Elles y enseignent à plus de 170 enfants.

Par ces quelques lignes, que nous sommes forcés d'abréger, le public peut aisément se rendre compte que nous possédons toutes les institutions nécessaires à une bonne et solide éducation de la jeunesse.

Oeuvres de Miséricorde

Ces œuvres sont sous la direction des Sœurs Grises, dont l'arrivée au pays remonte à 1844.

Sous le titre d'œuvres de miséricorde, sont comprises les visites et le soin des malades à domicile. Cette œuvre est surtout accomplie depuis longtemps par l'infatigable Sœur Laurent,

C'est dans la maison appelée le couvent que se trouve l'administration de l'institut. C'est là que résident la Mère Vicaire, son assistante et ses conseillères. C'est dans cette bâtisse que se trouve aussi le noviciat. C'est encore au couvent que les sœurs malades ou infirmes viennent des différents établissements pour recevoir les soins dont elles ont besoin.

L'ancien Pensionat a été transformé en un asile sous le titre de

Hospice Tache

On y trouve un département pour les femmes âgées, infirmes, ou délaissées. Un autre département est consacré aux jeunes filles orphelines. La Crèche fait aussi partie de cette œuvre. C'est un refuge pour les enfants abandonnés Le Jardin de l'Enfance est un quatrième département où l'on prend en pension de jeunes garçons, jusqu'à l'âge de neuf ans, pour les préparer à leur première communion et aux études

L'Hopital.

Les malades étrangers à l'établissement, et qui n'ont besoin que de soins temporaires, sont reçus à l'hôpital sans distinction de race ou de croyances. Tous y reçoivent charitablement les soins réclamés par leur état.

L'Hôpital de Saint-Boniface est l'un des beaux édifices de la province. Les salles en sont aménagées selon les progrès modernes de la science. Le service est de premier ordre, comme le sont tous les hôpitaux tenus par des religieuses. Les médecins de Winnipeg comme de Saint-Boniface y envoient de préférence leurs malades.

La Maternité

Cette institution n'existe parmi nous que depuis peu. La communauté qui en a la charge—les Sœurs de Miséricorde—a été fondée en 1848, avec l'approbation et les bénédictions de Mgr Bourget, par Madame Jetté, qui prit en religion le nom de Mère de la Nativité. Ces religieuses ont été appelées à Saint-Boniface par Sa Grandeur Mgr Langevin, qui leur a concédé pour leur premier établissement l'ancienne résidence de Mgr Faraud. Le caractère de l'institution est d'offrir un refuge contre la honte et le désespoir, de faire entrer le repentir dans de pauvres âmes égarées, et de les attacher à la vertu.

Quatre religieuses et deux gardes-malades sont en charge de la maison.

L'Ecole Industrielle.

Parmi les établissements d'éducation de Saint-Boniface il en est une qui est d'un genre tout particulier, et qui rend des services exceptionnels. Nous voulons parler de l'Ecole Industrielle, affectée à l'éducation des jeunes Sauvages. L'école est sous le contrôle du gouvernement fédéral, qui la subventionne, mais elle est dirigée par un principal, actuellement le Rév. P. Dorais, O. M. I., avec le secours des Revdes Sœurs de la Charité, qui trouvent la l'occasion de continuer, par le sacrifice, l'œuvre qu'elles avaient en vue lorsque les premières d'entr'elles vinrent au pays.

[illegible]

LA PAROISSE

De l'Immaculée Conception, à Winnipeg

L'un des coins les plus intéressants du pays pour les catholiques est la Pointe Douglas, dans Winnipeg. C'est là qu'autrefois fut bâti le Fort Douglas. Et c'est là que débarquèrent, après leur longue route en canots, les deux premiers missionnaires qui se soient fixés permanemment au Nord-Ouest. Monseigneur Provencher et M. Dumoulin. C'est là que ces apôtres des missions de la Rivière Rouge offrirent pour la première fois le saint sacrifice de la messe.

L'opulente cité de Winnipeg couvre aujourd'hui de son nom et de ses édifices ce site privilégié. Mais ni le bruit des affaires ni les nomenclatures modernes ne peuvent effacer des souvenirs aussi précieux.

Avant à parler de la paroisse de l'*Immaculée Conception*, il est naturel d'évoquer ce passé, à l'ombre duquel vit et grandit cette paroisse. Le lieu où les deux missionnaires mirent pied à terre est en effet enclavé dans ses limites.

Ce fut une grande joie pour Monseigneur Taché quand, le 8 décembre 1882, il put bénir la première chapelle érigée dans ce quartier, au coin des rues Austin et Euclide. Cette construction existe encore, mais elle est devenue uniquement une maison d'éducation où les révérendes Sœurs de Jésus-Marie distribuent avec succès à des multitudes d'enfants le pain intellectuel. C'est d'ailleurs l'objet pour lequel elle a été bâtie et auquel elle a toujours servi. La population catholique était alors trop restreinte pour songer à l'érection d'une église. Monseigneur Taché permit donc qu'on utilisât le nouvel édifice, construit entièrement à ses frais, notons-le bien, comme école et comme chapelle, tout à la fois. Plus tard, un corps de logis pour la résidence du prêtre, fut ajouté à cette première bâtisse. C'est le presbytère actuel.

Le premier prêtre chargé de la desserte de cette paroisse fut le Rev. P. LeBret, O. M. I. Il fut remplacé par M. l'abbé Cherrier le 14 juillet 1884.

Le premier recensement de la paroisse lui donnait soixante et dix-sept familles. Il y en a aujourd'hui près de trois cents.

Les progrès constants de la paroisse indiquèrent bientôt qu'il fallait mettre à exécution l'idée première, celle d'ériger une église pour remplacer la chapelle, qui devenait trop étroite. On prit l'initiative de cette importante entreprise en 1887. Par le moyen de souscriptions et de bazars, on put s'assurer d'une somme de $5,050, qui fut jugée suffisante par Monseigneur Taché pour autoriser les paroissiens de l'Immaculée Conception à jeter les fondements de leur église. Cette cérémonie eût lieu le 8 mai 1892, au milieu de grandes solennités.

Dès le printemps 1893, ce nouveau temple fut livré au culte. Depuis, on l'a complété par des ornementations qui en font l'une des plus belles églises de Winnipeg. L'intérieur a été décoré par un peintre de mérite, M. Meloche, de Montréal.

Cette série de tableaux, si bien conçus et si bien ordonnés, mériteraient une longue description. Qu'il nous souffise d'inviter le public à visiter cet intérieur d'église, réellement artistique. Il est rare que l'on trouve dans la décoration des édifices religieux des idées suivies et développées avec cette entente de la doctrine et des symboles chrétiens.

L'autel, le chemin de croix, les statues, la chaire, la sainte table, les fonds baptismaux, les crédences, sont ou des objets d'art ou de remarquables pièces d'ébénisterie. Le maitre autel est un don des dames de la paroisse, aidées de quelques amies. Les élèves de l'académie de l'Immaculée Conception se sont mises à contribution pour l'un des petits autels et pour la statue du Sacré-Cœur. Parmi les autres donateurs, on remarque M. N. Jordan, M. J. Bernhart, M. A. Bernhart, M et Mme J. Bertrand, et beaucoup d'autres. En vérité, tous les paroissiens se sont dévoués pour cette œuvre.

Les souscriptions ont été généreuses. L'église sera avant peu libérée de toutes ses obligations et sera alors solennellement consacrée. On sait que cette consécration ne peut avoir lieu tant que les édifices sacrés n'ont pas fini de payer leurs dettes.

La bénédiction en a été faite le 17 mars 1893 par Monseigneur Taché. Il y eut sermon de circonstance par le Rev. P. Fox, alors curé de l'église Sainte-Marie. Cette solennité donna lieu à un grand concours de personnes, qui se montrèrent émerveillées du progrès réalisé par les catholiques de cette paroisse.

Depuis cette époque, on a fait l'acquisition d'orgues superbes qui permettent de donner au chant tout le relief compatible avec les augustes mystères. Deux dames du chœur ont particulièrement contribué à ce résultas en faisant la collecte des fondt nécessaires à cette acquisition : ce sont Mesdames A. Bernhart et F. W. Russell.

Ces résultats n'ont pas été obtenu sans efforts. Beaucoup d'énergie a été dépensée par M. l'abbé Cherrier, le curé actuel, et par un comité de citoyens, nommés tous les ans, dont le zélé pasteur a voulu s'entourer.

Il y a eu cette année dans la paroisse quatre-vingt-neuf baptêmes, vingt-trois mariages et vingt-quatre sépultures.

Depuis l'ouverture de la chapelle en 1882 jusqu'aujourd'hui on y compte 760 baptêmes, 195 mariages et 185 sépultures.

A côté de l'église, il y a, comme nous l'avons déjà dit, une académie—école paroissiale sous la direction des révérendes Sœurs de Jésus-Marie, qui occupent la chapelle primitive. Cette bâtisse sera bientôt trop petite pour contenir tous les enfants en âge de fréquenter l'école.

C'est à l'Immaculée Conception comme partout dans le monde catholique, l'école à côté de l'église.

Nous l'avons dit plus haut, de tels résultats n'ont pu s'accomplir sans travail et sans énergie.

Le digne curé de la paroisse a trouvé dans les ouailles confiées à ses soins de généreux collaborateurs, des âmes animées du devoir et de la splendeur du culte, mais il n'est pas excessif de dire que M. l'abbé Cherrier a été l'abeille butineuse de cette ruche humaine, le centre et la tête du mouvement. C'est le témoignage unanime de ses paroissiens. Le Rev. P. LeBret O. M. I., a présidé avec tendresse et labeur au berceau de la paroisse. M. l'abbé Cherier a continué l'œuvre avec l'ardeur du jeune homme, l'habilité de l'administrateur, le dévouement du prêtre. Entre ses mains, l'héritage a grandi, s'est affermi, est devenu un patrimoine solide, avec des institutions stables.

M. l'abbé Alphonse Avila Cherrier est né le 26 septembre 1849, à Laprairie, dans la province de Québec. Ses vieux parents, qui demeurent maintenant avec lui, et qu'il entoure de ses soins affectueux, sont M. Léon T. Cherrier et dame Lena F. Viau dit Lespérance. Il fréquenta d'abord les écoles primaires de Beauharnois, et fit ses études classiques et philosophiques au collège de Sainte-Thérèse, dans le comté de Terrebonne. Il est un gradué de l'Université Laval. Il exerça le professorat pendant plusieurs années sous le toit de son *Alma Mater*.

Ordonné prêtre le 30 août 1874, par Monseigneur Fabre, il vint au Manitoba en 1878. Après avoir rempli les fonctions de curé d'office à la cathédrale de Saint-Boniface pendant trois ans, il accepta d'être le supérieur du collège de notre ville, où il fut tout à la fois directeur du séminaire et professeur. Au reste, dès son arrivée au pays, M. l'abbé Chersier fut mêlé au mouvement intellectuel de la province. Il fut, en 1878, nommé membre du conseil universitaire et membre du Bureau d'Education. Ce qui lui a permis d'écrire avec autorité des lettres remarquables et remarquées sur la question scolaire, lettres dont les assertions n'ont jamais été contestées. C'est à lui que Monseigneur l'archevêque de Saint-Boniface a confié le poste d'inspecteur des écoles catholiques libres. Il a eu le bonheur d'aller s'agenouiller au pied du souverain Pontife, à Rome, en 1890. L'éminent curé de l'Immaculée Conception est doué d'une parole facile et éloquente, dans les deux langues. Comme curé, voici le témoignage que lui rendait à la fin du mois dernier une feuille anglaise et protestante de Winnipeg : "On peut vraiment dire de lui que, quelque soit le lieu où il se trouve et quoiqu'il fasse, "soit à son presbytère ou chez "quelques-uns de ses parois-"siens ; soit qu'il ait été appelé "par quelque malade ou qu'il "fasse sa visite pastorale : soit "à l'autel, offrant le saint sacri-"fice de la messe ou dans la "chaire, prêchant l'un de ses ser-"mons éloquents et touchants ; "soit au milieu des congréga-"tions dont il a doté sa paroisse "ou à l'école : soit qu'il écoute "avec attention ses paroissiens, "l'un lui faisant part de ses an-"xiétés, l'autre lui demandant "une parole de consolation, ou "qu'il vaque à quelque autre "fonction de son ministère, il est "toujours et partout le *bon pas-"teur* pour ses ouailles."

L'EGLISE DE L'IMMACULÉE CONCEPTION, À WINNIPEG.

CIRCULAIRE

L'on nous prie de publier le documents suivants :

Eglise St-Joseph, Mandan, N. D.

Notes Historiques du Clergé, des Paroisses, Missions, Eglises, Ecoles, Presbytères etc., dans le diocèse de Fargo, N. D., ouvrage entrepris sur la demande et la recommendation de Mgr Shanley, D. D. Evêque de Fargo, N. Dakota.

A cause de l'intérêt si grand qu'offrepour l'Eglise une pareille œuvre, l'on prie humblement les pasteurs et autres personnes compétentes, de vouloir bien fournir, pendant les prochains mois de l'hiver, des *Notes Historiques* sur les Pasteurs *actuels et anciens*, Paroisses, Missions etc., dans l'ordre suivant, pour le diocèse susdit :

1o Quand et où le Pasteur actuel est-il né ? Dans quel séminaire fut-il instruit ? à quelle date est-il arrivé aux Etats-Unis ?

2o Quand fut-il ordonné, et par quel Evêque ?

3o Où a-t-il exercé le St-Ministère avant d'entrer en ce diocèse ?

4o S'il est décédé, en quel lieu ? et à quel âge ?

5o S'il n'appartient plus au Diocèse, où exerce-t-il le St-Ministère actuellement ?

6o Que l'on y ajoute encore des états et statistiques concernant le coût, et les dimensions des Eglises, Ecoles, Presbytères, etc. etc., avec dates d'érection. Qu'une mention honorable soit faite des noms des Syndics, et autres personnes distinguées par leur zèle leur dévouement aux intérêts de l'Eglise.

TRÈS REV. D. V. COLLIN
Doyen, Mandan N. D.

COLONISATION

Lettre de M. l'Abbe Gerin

Mon cher Monsieur,

Je m'empresse de repondre à votre lettre.

Vous etes, me dites-vous, dans l'obligation de vous deplacer et vous me priez de vous dire franchement ce que je pense du Manitoba comme pays agricole.

Nos villes et les Etats-Unis ne vous sourient pas. Vous voulez continuer à cultiver, à demander à la vie des champs, pour vous et vos enfants, la santé, la tranquillite et l'indépendance. Vous etes heureux d'avoir des gouts aussi sages à une epoque ou le bruit, les jouissances matérielles et le *decor* de nos grandes cités seduisent et trompent tant de pauvres malheureux.

Vous etes également bien inspire, je crois, en tournant vos regards vers le Manitoba.

Je viens de visiter attentivement cette province. J'ai étudie son sol, sa population, son marche, ses industries, son climat, et je n'hésite pas à vous dire, en vous priant de le répéter à ceux qui se trouvent dans votre situation : LE MANITOBA EST LE PAYS DE L'AVENIR AU POINT DE VUE AGRICOLE ; LA FORTUNE TEND LES BRAS A TOUS CEUX QUI, DOUES DE COEUR ET D'INTELLIGENCE, IRONT Y DRESSER LEUR TENTE

Son sol est d'une fertilité incomparable. C'est de la *graisse* plutôt que de la terre. Aussi vous pouvez constater par les statistiques officielles quel rendement merveilleux y obtiennent les céréales et les légumes. Des champs cultivés depuis un grand nombre d'années semblent n'avoir rien perdu de leur fécondité. Lorsqu'il faut ici cinq et même dix ans pour amener une terre nouvelle à faire vivre une famille, là, dès la deuxième année vous pouvez compter sur une bonne récolte. Pas de fossés, de rigoles, de clôtures, de chemins à faire. Vous savez mieux que moi quelle somme de travail est par là épargnée au colon. Par la brochure que je vous adresse, vous verrez combien peu il en coute pour changer une prairie en un champ de blé ; à quelles conditions faciles l'on se procure les bois de construction et de chauffage, ainsi que le fourrage pour l'hivernement du bétail. L'industrie laitiere y est florissante. Le prix du fromage a été, pendant la derniere saison, plus elevé à Winnipeg qu'à Montréal. Les œufs, le lard, le bœuf ete ete, tout s'y vend à des prix rémunérateurs. Le surplus de la consommation locale prend le chemin de la Colombie Anglaise pour de là etre expédié dans l'Alaska, les Indes, la Chine et le Japon. Je n'ai pas été peu surpris de rencontrer dans l'Ouest un Japonais venu pour y acheter des vaches devant soutenir une beurrerie qu'il possède dans son pays.

Au reste, rien ne prouve mieux le brillant avenir réservé à cette contrée que ces nombreuses voies ferrees dont elle est déja sillonnée en tous sens. Croyez le ; ce n'est qu'apres avoir bien observé, tout calculé que les financiers ont engage là leurs capitaux. Voyez cette foule d'émigrants qui accourent de toute part, même du fond de l'Europe. L'an dernier seulement 25,000 ont entré leurs noms à Winnipeg. La population qui, en 1870, n'étant que de 12,000 âmes s'élève aujourd'hui à 200,000. Les anglais auxquels on prête tant de flair, que l'on dit si bien renseignes sur les moyens de faire fortune ici-bas, forment la très grande majorité. La plupart sortent de la province d'Ontario ou l'on a pourtant encore de vastes terrains à coloniser.

Dites-moi ; n'est-il pas infiniment regrettable de voir tant de richesses passer en des mains étrangères, à des hommes souvent ennemis de notre foi et de notre nom ? Pourtant ce pays est plus à nous, Canadiens-français, qu'à tout autre, puisque ce sont nos missionnaires, nos religieuses et nos hardis pionniers qui l'ont conquis à la civilisation. Dans quelques années, quand l'évidence éclatera, nous nous jetterons de ce côté. La crème sera prise ; nous devrons nous contenter du petit lait. C'est notre histoire qui se continue. Nous n'avons jamais su que nous dépenser pour faire la fortune des autres. Au commencement de septembre dernier, j'ai fait la connaissance de vingt-cinq beaux jeunes gens pleins de vie et d'illusions, en route pour le Klondyke. Ils avaient mis en commun tout leur avoir, formant $12,000 pour payer leurs frais de voyage.

Voilà d'excellents sujets à peu près tous perdus pour nous. Que ne s'arretent-ils au Manitoba, me disais-je, pour y fonder une paroisse canadienne et prendre possession de ces terres qui tout à l'heure vont devenir la propriété et la fortune de ces Galiciens qui encombrent le char voisin ? Et dire que c'est là un fait qui ne cesse de se répéter.

J'ai entendu des personnes certainement bien intentionnées s'alarmer de l'émigration au Manitoba. Pourquoi, disent-elles, affaiblir notre Province au profit d'une autre ? Il y aurait bien des considérations à faires sur ce sujet. Qu'il suffise, pour le moment, de vous faire remarquer que Québec est et sera toujours à nous ; c'est une province à jamais française. Il me parait urgent de songer à fortifier surtout notre race au point de vue de la fortune en prenant notre part des biens qui se distribuent là-bas, de nous fortifier aussi par le nombre dans un pays appelé à jouer bientôt un role important dans la Confédération. Si nos milliers de familles qui ont pris le chemin des Etats-Unis s'étaient plutôt dirigées de ce côté, une grande question et bien d'autres seraient réellement réglées aujourd'hui. On ne saurait approuver le père de famille qui pour se donner plus d'influence dans sa localité y retiendrait les siens, sachant qu'ils feraient mieux en s'éloignant.

Comme vous, mon cher ami, je me rends parfaitement compte des sacrifices à faire. Je sais tout ce qu'il y a de pénible, de déchirant à laisser le coin de terre ou s'est écoulée notre vie. Là ou nous avons vécu, notre enfance, notre jeunesse, tout est poésie, tout nous parle famille, amitié, souvenir. Le moindre ruisseau a ses charmes ; avec lui nous avons ri ou pleuré, suivant que nous avions du soleil ou de la pluie dans le cœur. Mais je connais quelque chose de plus navrant encore pour un père et une mère. C'est après avoir élevé une famille, de passer la vieillesse dans l'isolement, de voir ses enfants dispersés, loin, bien loin de la maison paternelle, exposés à perdre leur religion et même leur nom. Là-bas, vous conserverez autour de vous, comme une belle couronne, tous ceux que vous aimez. Vous retrouverez des compatriotes dont, en peu de temps, vous vous ferez des amis ; vous retrouverez aussi l'église avec son zélé pasteur et le Dieu protecteur des familles, vous pourrez réchauffer encore votre cœur au soleil de la patrie, car cette terre du Manitoba est bien canadienne dans le sens que nous donnons à ce nom parmi nous.

Au cours de mes excursions à travers les prairies, j'ai visité à domicile au moins cinquante familles. Je n'ai pas entendu une seule voix discordante. Toutes sont contentes de leur sort. On n'y oublie pourtant pas les parents et les amis d'ici, loin de là. J'ai vu couler bien des pleurs lorsque l'occasion m'a été donnée d'évoquer les souvenirs de la terre natale. Mais que de bons sourires à travers ces larmes ! Comme les parents sont heureux d'avoir assuré à leurs enfants une vie heureuse et indépendante.

N'oubliez pas, cher Monsieur, que le sacrifice est à la base de toute œuvre importante. Il faut déchirer la terre pour la faire produire. Voyez dans votre livre de prières, aux vepres des apôtres, deux versets que tout colon devrait connaître et méditer :EUNTES IBANT etc etc... ILS S'EN ALLAIENT EN PLEURANT, JETANT LA SEMENCE : VENIENTES AUTEM ...etc... MAIS ILS REVIENDRONT AVEC DES TRANSPORTS DE JOIE, PORTANT LES GERBES DE LEUR MOISSON. L'histoire de nos pères nous en dit long sur ce sujet. Malheuresement nous l'étudions trop peu.

Je termine par quelques avis dont je vous prie de tenir compte:

1o A moins de graves motifs, ne vous déplacez pas. "Bien des malheurs en ce monde, dit un philosophe, viennent de ce "que l'on ne sait pas demeurer chez soi" Rien n'est doux à habiter comme notre belle province de Québec. Mais si vous ne pouvez rester québecquois, devenez sans crainte manitobain.

2o. Il faut, pour réussir au Manitoba, comme partout, de l'énergie, du travail, de l'intelligence et de l'économie. La paresse, les fausses spéculations, l'inconduite tuent leur homme aussi sûrement là qu'ici.

3o. Ne vous pressez pas d'acheter. Prenez le temps d'interroger et d'étudier.

4o. Défiez-vous des spéculateurs qui comme des oiseaux de proie se jettent sur les nouveaux colons dès leur entrée dans le Manitoba. Consultez les curés : ce sont les plus désintéressés.

5o. N'achetez que ce que vous pouvez cultiver avec l'aide de vos enfants. Les terres sont à bon marché ; mais les bras pour les cultiver coûtent cher. Vos garçons vous vaudront plus que votre capital.

Si, après avoir pris connaissance de cette lettre et des brochures que j'y joins, ils reste des points obscurs, venez donc me voir ou écrivez moi, de nouveau. Je serai toujours heureux de vous obliger surtout en faveur du Manitoba.

Agréez mes salutations respectueuses et croyez-moi sincèrement.

Votre dévoué ami,

(Signé) D. GÉRIN, Ptre.

St-Justin, 26 novembre 1898.

Bon, bon, bon, voici le Messie,
Bon, bon, bon, qui s'est fait Poupon.

Demain Noel, jour de joie et de grande fête ! la neige couvre tout au dehors, le givre met aux vitres les plus fantastiques dessins, les arbres n'ont plus de feuilles et les petits oiseaux plus d'abri, mais n'importe, on est si bien près du bon feu.

Toutes les cloches des églises se sont joyeusement mises en branle pour annoncer au monde chrétien la venue de l'adorable Enfant Jésus.

Les mères se préparent à assister à cette mystérieuse et splendide messe de minuit qui laisse au fond du cœur des souvenirs et des émotions qu'aucun des événements de l'année ne pourront effacer.

Les enfants font retentir chaque logis de cris joyeux à la vue des cadeaux et des bonbons qui commencent à leur arriver.

Chaque étage a ses joies et ses surprises.

Partout enfin règnent la joie et l'allégresse ;

Pourtant, il est des logis, où nul cri joyeux ne se fait entendre ; où nul feu brillant ne vient échauffer le corps et réjouir le cœur, où la faim, l'horrible faim se fait sentir, et où les petits enfants demandent en pleurant un morceau de pain que leur mère, hélas ! ne peut leur donner.

Colonne des Enfants

LES ETRENNES DE NINETTE

Pif, paf ;—pif, paf ;—pif, paf ; —frappe ferme, Jean, frappe dur : car il faut que ce soir les bottes de ton voisin, le riche épicier, soient ressemelées et qu'elles lui soient rendues.

C'est demain Noel, il gèle à fendre les pavés, la glace couvre tout au dehors, et dans ta demeure, ta femme malade souffre sur son lit, et ton enfant grelotte auprès d'un feu éteint.

Travaille pourtant, Jean, travaille ; trop tôt hélas ! tu te reposeras, car l'ouvrage te manquant, bientôt tu te reposeras auprès d'une huche vide et devant un foyer sans feu.

Car la faible somme que tu vas retirer de ton travail, tu t'es engagé à la donner demain comme àcompte sur le mois de loyer que tu dois, et cet argent, tu le donneras, si tu ne veux voir ta femme et ton enfant jetées sans pitié sur le pavé de la rue.

***

Mais un bruit se fait entendre, c'est la porte du fond qui vient de s'ouvrir ; vite, Jean, renfonce tes larmes et frappe dur, pif, paf :—pif, paf ;—frappé ferme, frappe encore, car Ninette vient d'entrer, et il ne faut pas que l'enfant te voie pleurer, elle pourrait le redire à sa mère.

"Mes bottes sont-elles prêtes, maitre Jean ? j'ai changé d'idée, je dois partir dans quelques heures, je ne puis donc attendre à demain.

—Je vais avoir bientôt fini, monsieur Benoit ; dans une demi-heure, j'irai vous les porter. Monsieur Benoit est sorti. Jean a repris son travail, et il y met une telle ardeur que, malgré le froid, la sueur perle à son front pâli.

—"Papa ! papa, maman demande à boire, dit la petite Ninette, en montrant sa tête pâle et ses lèvres bleuies."

Jean quitte bien vite son travail, sa femme souffre ! et son enfant l'appelle !

—"A boire, Jean, dit la malade, en le voyant entrer.

—Et je n'ai que de l'eau ! rien que de l'eau glacée à lui donner, murmure le malheureux.

Mais la pauvre femme réitère sa demande ; Jean, verse-moi un peu d'eau dans une tasse ; il en ôte les glaçons et il en humecte les lèvres de la malade.

—"Papa, j'ai bien faim, dit la petite fille, d'une voix affaiblie par un long jeune."

Le père alors cherche, cherche encore, mais il cherche en vain.

"Pas de pain ! se dit-il, et plus rien à vendre !... Ah ! mais si ! il reste encore ma veste qui me garantit du froid pendant le jour, et qui, la nuit, couvre ma pauvre femme malade. Dès que mon travail sera terminé, j'irai la vendre, et je rapporterai du pain pour mon enfant."

***

Pif, paf ;—pif, paf ;—le dernier coup est enfin donné, les bottes sont achevées. Jean prend les bottes et se dispose à sortir, lorsqu'il réfléchit que ce n'est point dans la rue même qu'il habite qu'il trouvera le fripier auquel il veut vendre sa pauvre veste râpée, et que c'est même dans un quartier tout opposé à celui qu'habite M. Benoit ; il va donc perdre beaucoup de temps, et son enfant a faim. !

Soudain il songe à envoyer Ninette chez l'épicier ; l'enfant aura bien la force de porter les bottes.

Cette idée lui semble bonne, il appelle l'enfant, lui donne la commission et quand il voit partir la petite, joyeuse d'être utile à son père, il sort à son tour.

M. Benoit possède un vaste et riche magasin, où une troupe de commis servent sous ses ordres ; il est bien rare que sa femme ou son enfant s'y montrent, mais aujourd'hui elles s'y trouvent, car c'est la veille de Noel et le magasin a pris son habit de fête. Le vastes comptoirs sont couverts de fruits glacés, d'oranges dorées et de bonbons exquis.

Tout semble si beau, dans ce temple de la sucrerie, que la petite Ninette reste pétrifiée sur le seuil de la porte, une botte dans chaque main.

Marguerite Benoit a le même âge que Ninette, mais autant l'enfant du savetier est pâle et étiolée, autant la fille de l'épicier est fraiche et rosée ; toutes les deux pourtant sont jolies, quoique d'une beauté bien différente.

La petite Marguerite a bon cœur, car sa maman lui a appris que le bon Dieu aime que l'on sache compatir à toutes les infortunes, aussi vient-elle de la tirer par sa robe, en lui disant :

"Vois donc, maman, cette pauvre petite."

Madame Benoit fouille dans sa poche pour y prendre quelque monnaie, quand il lui semble tout-à-coup reconnaitre aux mains de cette enfant, les bottes de son mari.

"Que désires-tu, petite, lui demande-t-elle en s'approchant

—Remettre ces bottes à M. Benoit, répond la petite d'une voix un peu tremblante.

—Ah ! fort bien Augustin, continua la dame, en s'adressant à un jeune garçon qui venait de s'approcher, prenez ces bottes et portez les à votre maitre qui les attend ; puis se tournant vers Ninette :—Es-tu de ce quartier mon enfant ? lui demande-t elle.

—Oui, madame, j'habite tout pres d'ici, je suis la fille de Jean le savetier.

—Fort bien. Puisque tu t'es si bien acquittée de ta commission, je vais te donner des étrennes ; voyons, choisis ce qui te plait mieux dans ces bonbons.

—Oh ! madame, murmura l'enfant, si vous vouliez, je préfèrerais bien autre chose.

—Quoi donc, ma fille ? dit la dame, un peu étonnée.

—Je voudrais, dit Ninette en balbutiant, tant elle craignait de voir repousser sa demande, de quoi faire un peu de tisane pour maman, et pour moi, un petit, oh ! mais rien qu'un tout petit morceau de pain.

Madame Benoit surprise et émue regarda Ninette.

—Aurais-tu donc faim, par hasard, mon enfant, demande-t-elle, le cœur serré.

—Oh ! oui, j'ai faim, bien faim, dit Ninette encouragée, et mon pauvre papa aussi doit avoir bien faim, car depuis hier au soir, nous n'avons rien mangé."

Madame Benoit sentit une larme monter à ses yeux.

La petite Marguerite alla plonger ses deux mains dans une vaste caisse de biscuits, et les présentant pleines à Ninette, elle lui dit ;

"Mange, pauvre petite, mange, et maman, qui est bien bonne, te donnera apres du pain pour toi et ton papa, n'est-ce pas, petite mère chérie ?

—Certainement, dit madame Benoit, charmée du bon cœur de son enfant, mais laisse d'abord manger cette petite."

Marguerite tendait toujours ses deux mains pleines à la petite Ninette ; celle-ci regarde un instant les appétissants gâteaux, puis, jetant à madame Benoit un regard d'éloquente priere, elle lui dit :

"Si vous vouliez permettre, Madame, que je les emporte pour ma pauvre maman qui est bien malade."

Cette fois, madame Benoit ne chercha plus a retenir les deux grosses larmes qui depuis un moment, étaient suspendues à ses paupieres.

"Vois, Marguerite, dit-elle à son enfant, vois cette pauvre petite, elle meurt de faim, et pourtant elle refuse de toucher à ces gateaux qu'elle veut conserver pour sa mère malade. Mange, enfant, continua-t-elle en s'adressant à Ninette, mange sans crainte, et nous irons ensuite porter à ton père et à ta mère les soins et les secours que ton bon cœur leur a bien gagnés."

***

Toc, toc, toc.

"Quel est encore ce vagabond qui vient frapper à notre porte, dit Jacob le fripier, en se tournant vers sa femme ; va donc lui dire, femme, qu'il n'y a rien à donner ici."

La femme de Jacob se lève, ouvre la porte, et dit à Jean, dont la main tremblante n'a pas osé tourner le loquet :

"Allez-vous en, on ne donne rien ici.

—Mais je ne demande pas l'aumone, dit Jean, en relevant la tête, je veux vendre ma veste.

—Alors c'est different, entrez."

Une fois entré, Jean se dépouille de son vêtement, il n'a plus sur lui qu'une miserable chemise de coton bleu pour se garantir du froid, mais qu'importe, son enfant aura du pain !

"Combien m'en donnez-vous ? demanda-t-il d'une voix tremblante.

—De cela, rien ! repond la femme en lui tendant avec dedain le pauvre vêtement qu'elle vient d'examiner, ce n'est plus qu'une guenille dont on tirerait pas cinq sous."

Cinq sous !... un instant, Jean a la pensée de demander à cette femme de lui donner seulement ces cinq sous. Mais, laisser pour si peu sa femme grelotter la nuit dans sa chambre glacée, il n'en a pas le courage. Il reviendra chez lui, et il cherchera parmi ses outils ceux dont il peut au besoin se passer, et puis, qui sait ! son propriétaire, touché par le récit de ses infortunes, consentira peut être à attendre encore, et à lui laisser la faible somme que lui doit monsieur Benoit ; cette pensée lui rend du courage, et le cœur plein d'un espoir que rien pourtant ne semble justifier, il hâte le pas pour rentrer chez lui.

Jean est arrivé, mais à peine a-t-il tourné le loquet, qu'il voit une vive lumière passer sous la porte mal jointe qui ferme la seconde pièce.

De la lumière chez lui !... cela se peut-il ? n'est-il pas plutôt le jouet d'une illusion. Soudain, une odeur inaccoutumée, une chaude odeur de bouillon vient dilater son estomac comprimé par le besoin ; que se passe-t-il donc dans sa demeure ? Jean traverse sa boutique d'un pas chancelant, il ouvre la seconde porte et ce qu'il voit le stupéfie tellement qu'il serait resté longtemps immobile sur le seul, si Ninette, le visage radieux, n'était venue se jeter dans ses bras.

D'abord, dans son foyer, depuis si longtemps éteint, brûle un bon feu, qui répand dans la piece humide, une douce chaleur ; devant ce feu mijote le bouillon dont le parfum l'a déjà frappé ; sur la table, est un gros pain blanc, et près du lit de la malade, se tient une jeune femme qui lui fait prendre une tisane bienfaisante. Jean se demande s'il rêve, et Ninette lui dit entre deux baisers :

"Papa, papa, maman va guérir et nous n'aurons jamais plus faim, car voilà une bonne dame, que le bon Dieu a envoyée à notre secours.

—Que veut dire cela, murmure Jean, qui ne peut croire à un tel bonheur.

—Cela veut dire, répond madame Benoit, de sa douce voix, que Dieu qui bénit les bons cœurs, a permis que votre petite fille se trouvât sur mon chemin. Le courage avec lequel elle a refusé les étrennes sucrées que je lui offrais, le courage plus grand encore dont elle a fait preuve en refusant d'apaiser sa faim avec les gâteaux qu'elle a préféré conserver pour sa mere malade, m'a profondément touchée, et j'ai résolu de consacrer à votre bien-être, l'argent que je devais dépenser cette année en riches et couteuses étrennes. Ce sont donc les étrennes de Ninette que je vous offre, dit-elle, en déposant de l'argent sur la table, et vous les devez au noble cœur de votre enfant."

La pauvre mere malade eut un sourire de bonheur. Jean pressa son enfant sur son cœur, et pendant que deux larmes tombaient de ses yeux, il murmura :

"Que le bon Dieu te benisse, comme ton pere te benit !"

MME N R

FEUILLETON DU MANITOBA

LE VENDREDI
DE
PIERRE BERNARD

No 25

(Suite et fin)

Je ne me suis pas couchée du tout, dit avec gaieté sœur Elisabeth, regardant vers la chambre que précedait le petit salon ou elles se trouvaient, et je veux bien causer... Je vous aime aussi moi, reprit-elle d'une inflexion un peu grave et très pénétrante. Vous allez être l'aide inseparable, le soutien, l'ange gardien de mon frère bien-aimé. Il est digne de vous ; aimez-le tendrement, aimez son ame, élevez-la toujours de plus en plus vers Dieu.

—Oh ! dit Etiennette avec sentiment, c'est comme cela que je l'aime... Vous savez, sœur Elisabeth, des la premiere fois que je l'ai vu, je l'ai aimé.

—Ah ! vraiment !

Et l'enlaçant de ses bras l'amena doucement s'asseoir au fond du petit salon près de la porte de sa chambre :

—Ah ! vraiment, dès la premiere fois ?

Etiennette fit un léger signe de tête en baissant mystérieusement les yeux, puis tenant la main d'Elisabeth, enfin elle se confia :

—C'était un vendredi, M. Pierre dinait chez mon pere avec beaucoup d'autres hommes. Je sortais du couvent, et ma chère mère, qui probablement ne pouvait pas se séparer de moi, voulant d'ailleurs m'intéresser à ses obligations, me former aux usages du monde, vaincre ma timidité et me rendre utile, m'admit à ce diner. Je dus veiller à ce que l'un des domestiques, c'était Baptiste, ne servit que du maigre à tel jeune homme qu'elle me désigna comme étant inexpérimenté et très pieux. Cela m'intéressa tout de suite. L'oncle Etienne l'avait remarqué et m'en parla. Baptiste, que j'appréciais de plus en plus, me dit de ce jeune homme le plus grand bien, ainsi que de vous. Je pensais souvent à cette famille dont les habitudes chrétiennes me consolaient de tout ce qui m'attristait dans le monde. Ayant revu M. Pierre, je trouvais un grand charme dans l'échange de nos impressions de nos idées ; sa conversation, son caractère, son attitude, me plaisaient, et je sentais une estime particulière, une grande confiance grandir en mon cœur... Puis j'ai été très malheureuse.. Et maintenant j'ai trop de bonheur.

—Il faut raconter tout cela à mon frère.

—Après le mariage... mais avant, oh ! non, non, j'ai trop peur d'avoir mal fait, redit-elle avec un sentiment de regret, de crainte ingénue.

—Ne craignez pas, le bon Dieu va nous bénir, dit tout bas près d'elle une voix humble et respectueuse.

—Vous étiez là !

—Pierre causait avec moi depuis mon arrivée, observa sœur Elisabeth très doucement Il est resté dans ma chambre n'osant pas traverser le salon ou vous étiez, ce n'est pas bien coupable.

—C'est fort mal d'écouter aux portes, affirma Etiennette en se remettant de sa surprise.

—J'en conviens, murmura Pierre sans beaucoup de confusion, je causais avec ma sœur quand vous avez frappé : Elisabeth m'a dit : attends-moi... et je l'attendais.

Etiennette ne répondit rien. Elle offrit à Elisabeth les trois petites fleurs qu'elle avait cueillies.

—Des perce-neige !

—Oui, des perce-neige de votre corbeille.

—De notre corbeille ?

—C'est une histoire très intéressante.

—Racontez-la, dit Pierre avec une inflexion tendre et suppliante.

—Pas maintenant, ce soir, reprit Etiennette.

—Tout de suite, je vous en prie.

Etiennette leva son petit doigt péremptoire.

—Non, Monsieur, non ; vous attendrez pour satisfaire votre curiosité, fit-elle avec une intention marquée,

—Cela est bien dur, dit Pierre d'un air triste.

—Vraiment ! Vous m'avez fait une réponse de ce genre, un soir en dansant avec moi !

—Est-ce possible ? demanda Pierre avec regret.

—J'ai été bien un peu étonnée, mais cela ne m'a pas déplu.

—Alors, dit sœur Elisabeth, tendez-lui la main

Le soir, alors que toute la famille fut réunie dans ce petit salon où Pierre avait cru, pour la dernière fois, revoir Etiennette, la jeune, heureuse fiancée disparut et revint bientôt, tenant en ses mains la pauvre corbeille de violettes et de perce-neige. Elle pria son fiancé d'écarter les brins de mousse, hélas ! un peu jaunis et de montrer ce qu'il y trouverait.

Pierre atteignit, du bout des doigts de petits papiers ronds et moisis.

—Développez-les, dit Etiennette radieuse

Il y avait dans chacun d'eux un louis de 20 francs.

—Maintemant, écoutez-moi, voici l'histoire :

Quand je vis cette corbeille qui, la premiere fois, arrivait toute fraiche de Vendée, apprenant qu'elle devait être remise à M. Pierre, je glissai entre les brins de mousse ce que je possédais de petites pièces d'or, bien enveloppées et sur lesquelles j'avais écrit : pour les pauvres... Et quand la corbeille m'est revenue, oh ! j'étais ravie. C'était une occasion de vous écrire, chere Elisabeth, et de vous parler de Germaine, et de Jeanne, de Thérese... Je regarde entre les brins de mousse, toute ma fortune y était encore. Je n'en fus qu'un peu triste, pensant alors que, bientôt, je pourrais la remettre aux pauvres de M. Pierre, mais avec lui. A ce moment même, j'appris que je ne devais plus y songer et je cachai ma corbeille avec mon trésor, apres avoir retiré quelques bulbes que j'ai plantées tout au fond du bosquet. J'allais parfois les regarder, comme involontairement. Cette année, j'avais envie de pleurer en les voyant près de fleurir. Les petites fleurs avaient raison ; elles fleurissaient pour ma sœur Elisabeth... Et maintenant, M. Pierre n'aura pas toute ma fortune, fit-elle en levant son petit doigt péremptoire. Deux de ces louis pour les pauvres d'Elisabeth,—et elle se jetta à son cou,—un pour les pauvres de Garmaine, un pour les pauvres de Jeanne, un pour les pauvres de Thérèse, deux à mes freres.

—Il en reste encore, dit Pierre ils seront bien pour moi

Non, non, pour Gothon, elle arrive après-demain ..

Enveloppant alors avec soin une piece d'or, elle écrivit : pour les pauvres de M. Pierre et mit la date du jour ou elle avait reçu la corbeille pour la première fois, puis la présentant à son fiancé :

—La voilà, l'or pur ne change pas ; et l'expression de ses yeux baissés, de son visage disait : "Pas plus que mon affection."

Au courant, l'oncle Etienne donna sa fortune aux jeunes fiancés. Quand les lettres de faire part arriverent dans le monde, il y eut un peu de surprise, mais chacun disait : il est tres fin, Devillers, et témoigne d'un grand bon sens. Impossible de mieux marier sa fille.

La veille du grand jour, tous communiaient à Saint-Germain des Prés. Le pere et la mere d'Etiennette, avec une profonde humilité, revenaient aux habitudes pieuses et témoignaient ainsi de leur reconnaissance envers Dieu.

Le vénérable pretre, l'ami de la famille, arrivé le matin, célébra la messe et donna la benédiction nuptiale avec un profond sentiment de confiance. Le bon curé visita quelques sanctuaires puis retourna à son presbytere en remerciant Dieu d'avoir manifesté son action divine d'une façon si visible dans ce mariage si pur et si chrétien.

PIERRE NOEL